· NICOLETTE ·

Mémoires Intimes

AVEC PRÉFACE

DE M. LIBAUT

· MCMXXIX ·

COLL. U. M.
ART IN FICTION

E. Beltrami

NICOLETTE

Nicolette

Paris 1912

· NICOLETTE ·

Mémoires Intimes

AVEC PRÉFACE

DE M. LIBAUT

· MCMXXIX ·

ÉDITION D'AMATEUR

Milano — Tipografia Cav. Umberto Allegretti di Serafino Allegretti — Via Orti, 2

Aux bons Amis
du Grand-Hôtel
de Fiuggi

Novembre 1928.

PRÉFACE.

Les lecteurs prédisposés à se laisser dérouter par le titre « Mémoires intimes » s'attendant à quelque chose d'émoustillant, — sur le genre de la « Vie privée de M.me Helène Ménélas » qu'on vient de traduire de l'anglais — sont prévenus que ces pages, nonobstant le développement toujours égrillard, exposent dans la plus plate moralité l'histoire d'une femme qui, tout en étant charmante, gaie, intelligente, demeure sans aucun effort honnête: dans ces pages, selon la morale de jadis, la vertu est récompensée, de même que le vice y est puni. Cela dit, on pourrait présumer inutile toute préface, s'il n'était pas à propos de mettre sur l'avis le lecteur qui, pas au courant des trucs du marchandage cosmopolite-artistique, pourrait croire que, par l'artifice de quelques exagérations, on ait voulu faire de l'esprit à outrance. Il suffirait de signaler quelques exemples de véridicité — à partir du premier épisode de la visite à la Basilique de S.t Marc, authentique, quoique invraisemblable, autant que le dernier, par lequel s'achève le récit — pour attribuer un cachet de spirituelle vraisemblance aux Mémoires de Nicolette: auxquelles il faut attribuer aussi un caractère impersonnel, international, par la simple constatation que, dans les marchandages artistiques, on vole à Venise, de même qu'à Paris, à New-York autant qu'à Londres; on trompe à Rome, non moins qu'à Berlin, ou au Caire, partout où il y a des individus, genre Tirecœur, disposés à se laisser dépouiller, et des Lebœuf toujours prêts à voler: car les voleurs, de même que les imbéciles, n'ont pas de nationalité. Depuis le gentleman qui vole à l'américaine avec la tiare d'Obbia, jusqu'au touriste français qui rentre d'une excursion à la troisième cataracte, heureux d'encombrer son domicile avec un souvenir de Tutankamer — les

Pharaons sont démodés — avec le résultat d'avoir un jour son appartement infecté par la putréfaction d'un fellah « novecento » qu' on a enveloppé, avec de la colle Michelin, dans des bandelettes de cotonnade, il y a toute une gamme de vendeurs et d'acheteurs, qu' on ne doit pas confondre avec les vendeurs et les acheteurs sachant professer le culte du beau et se donner à la passion pour les arts, en dehors de tous les mystificateurs poussés à la tromperie par la stupide avidité d'argent. Et c'est à ces derniers que sont dédiées les Mémoires de Nicolette.

L'affaire « Alceo Dossena » vient à propos pour nous persuader que ce récit n'est qu'un specimen de ce que l'avidité d'argent peut produire par le mélange de la bêtise et de l'escroquerie criminelle.

Je dois remercier M.me Robert, de m'avoir autorisé à publier, à la suite des Mémoires de sa sœur, deux parmi les lettres de celle-ci, grâce auxquelles le lecteur est mis au courant des événements, jusqu' à nos jours.

Novembre 1928.

M. Libaut
expert, s.g.d.g.

MÉMOIRES INTIMES

Dès que l'*Orient-Express* dépassa le Fort de Malghera, le jeune homme, qui depuis Padoue se promenait dans le couloir, s'écria :

— Papà, voilà la mer !

— Ce n'est pas la mer, mon enfant, c'est la lagune. Nous voilà arrivés !

Cela dit, le gros monsieur, qui revenu du wagon-restaurant s'était assoupi, se disposa à boucler les valises.

— Papà ! voilà une gondole... mais elle n'a pas la capote...

— On ne dit pas la capote... on dit il fez... Tiens, je ne me rappelle pas précisement le nom venitien, mais c'est à peu près ça.

— Nicolette l'appelait le felze, me montrant les gondoles sur les cartes-postales de sa sœur.

— Vois-tu, Gaston, reprit le père pour détourner ce rappel, c'est ici que l'on jetait, il n'y a pas longtemps, les condamnés à mort par les dix...

— Les dix quoi, père?

— Les dix... voilà tout. Tu pourras l'apprendre lorsque nous irons voir la salle des Dix, au Palais ducal.

Un jeune homme, à la mise de commis-voyageur, témoin de l'ébahissement juvénile de Gaston, approcha pour lui dire :

— N'avez-vous jamais été à Venise, monsieur?

— Moi, non, mais mon père s'y connaît.

— Vous aurez sans doute réservé vos chambres...

— Nous avons annoncé notre arrivée à l'Hôtel de la Lune.

— Un très-bon hôtel : justement j'y vais aussi.

Déjà le train ralentissait : Gaston aida son père à s'ajuster la cravate et allumer un gros cigare.

En sortant de la gare, père et fils prenaient place dans une gondole, avec le facteur de l'Hôtel de la Lune.

Le père de Gaston — son nom et son adresse étaient en vue sur l'étiquette des valises : *Auguste Tirecœur, Boul.d Brune 327, Paris* — n'était pas à son premier voyage à Venise, comme on peut juger par la familiarité avec la lagune, les gondoles et les dix. En 1900, n'ayant que vingtquatre ans, et une bonne position assurée par son mariage avec M.lle Eugénie Bichet, il avait fait son voyage de noce à Venise, séjour idéal pour la lune de miel des jeunes amoureux. À vrai dire, dans ce ménage la jeunesse n'était pas un patrimoine bien partagé : la femme avait quelque peu d'années plus que lui, étant née pendant la guerre de Crimée : mais c'est le cœur qui doit primer sur la fade beauté, et la jeunesse sans expérience.

Auguste Tirecœur aurait probablement continué à s'abrutir dans la guinguette hérité de son père, Rue Choisy, si un jour — le jour de la fortune, dit la chanson — il n'eût relevé et accueilli dans son estaminet une dame en deuil, qui à la suite d'un accident de voiture s'était évanouie. Un petit verre de cognac administré délicatement par Auguste avait bientôt remis la dame de son épouvantement : une fois relevé à son tour le cheval affaissé sur le trottoir, la dame se disposait à reconnaître sa dette, mais Auguste se désobligea d'un geste plein de dignité. Touchée par ce sentiment philanthropique, la dame lui serra vivement la main, ajoutant un « au revoir » dont le ton amical n'avait rien de conventionnel, et remonta en voiture, aidée par un laquais qui témoignait de la condition aisée de la dame.

— Au revoir madame ! repondit Auguste.

— Dites mamzelle..... M.lle Eugenie Bichet, Boulevard Brune, 327.

Cela aussi avait été dit d'un ton près que de rendez-vous.

Il arrive assez souvent, de même que les accidents de voiture, des rencontres fortuites destinées à avoir des consequences non moins fortuites, d'où prennent essor des sympathies indifinissables. Mais il n'est pas question, pour ce récit, de nous attarder sur les circonstances qui emmenèrent assez rapidement au mariage Tirecœur-Bichet. Lui, il était dans la pleine vigueur

de l'âge: deux grosses moustaches noires, et les cheveux coupés à la Brutus lui donnaient un air belliqueux: elle, se trouvait depuis quelques mois, à la suite de la mort de son vieux père, à la tête d'une maison que nous qualifierons simplement de rapport, pour ne pas entrer dans trop de détails: quoique femme énergique par nature, il lui fallait un homme qui eût été un administrateur de toute confiance, avant même qu'un bon mari. Auguste, par son nom, son physique et l'expérience de son petit commerce, répondait à ces conditions: il n'hésita un instant à se charger des fonctions complèxes qu' on réclamait de lui. La maison Bichet était connue dans le quartier du Maine sous le nom choisi en 1865 par feu David Bichet « Au rendez-vous du Tapis Vert ». Ce nom, qui dans les premières années avait assuré une nombreuse clientèle, attirait aussi, de temps en temps, l'attention indiscrète de la police, intéressée à éclaircir si c'était le jeu qui y entraînait les femmes, ou celles-ci qui amorçaient les joueurs: mais en 1900, à la veille du nouveau siècle, il fallait donner à la maison un cachet nouveau, et dans cette situation Auguste deploya une rare génialité. À Paris, on donnait depuis quelque temps le nom de midinettes aux jeunes filles qui, sortant en masse des magasins et des ateliers, lorsque midi sonne, encombrent de leur gaiété les trottoirs. Auguste, réquis de quelque chose de nouveau pour la maison Bichet, trouva un nom qui, se rattachant à celui qui était en vogue, en devait certainement partager le succès. « *Au rendez-vous des minuitnettes* » voilà, dit-il, le talisman pour rafraîchir la renommée de la vieille maison; car — se disait-il rappelant un aphorisme de Balzac — un titre peut, autant qu' un prospectus, suffire à procurer la fortune. Le soir que le nouveau nom flamboya sur l'entrée de l' établissement, tout le monde félicita madame pour le trait de génie de son Auguste.

Cependant il ne faut pas supposer que les préoccupations commerciales des deux époux eussent empêché toute affection réci proque: une fois la nouvelle raison sociale arrangée sous le nom Tirecœur-Bichet, on jugea qu'il ne fallait pas rénoncer au réglémentaire voyage de noce, d'autant plus que la perspective de former une famille prenait corps, et la lune de miel passée un peu en retard à Venise, en donnait prèsque la certitude.

La semaine écoulée à l'Hôtel de la Lune, avait été bien employée: Géniette — c'était le petit nom qu'Auguste donnait à son épouse — se réjouit de toutes les distractions de la ville idéale: la gondole avec le clair de lune, le Pont des Soupirs, la sérénade avec le bengala sur le grand Canal, i colombi, les Mori qui battent les heures sur la cloche, i Pozzi e i Piombi, le portrait de Marin Falier, qui manque à la série des doges dans la frise de la grande salle du Palais ducal, etc. Le cicerone engagé pour les visites de la ville, à bout de sujets pour satisfaire le désir d'Auguste de tout faire voir à Géniette, avait un jour annoncé pour le lendemain la visite au tombeau de Juliette et Roméo.

— Mais, avait observé Géniette, n'est-il pas à Vérone le tombeau, comme me disait père David?

Le cicerone, après un instant d'embarras, continua:

— À Vérone, madame, il y a le tombeau de leur jeunesse, tandis qu'à Venise nous avons le tombeau définitif, qu'on espère même de voir déclaré monument national.

Pour ce numero extraordinaire, on avait réservé la matinée suivante: mais en rentrant le soir à l'hôtel, Auguste trouva une dépêche de son directeur, annonçant par des mots conventionnels une descente que le perroquet, c'est-à-dire la police venait de faire dans la journée, à la « Minuitnette » avec fermeture de l'établissement pour deux mois.

On dut renoncer à la hâte au dernier quart de la lune de miel, et rentrer vitement: mais il restait une décision à prendre avant de quitter Venise: il fallait, disait Géniette, s'assurer pour le ménage une jeune fille, et jugeant bien difficile de trouver à Paris une bonne, serieuse dans ses occupations, et surtout fidèle, elle avait mis les yeux sur une fillette de la blanchisserie de l'hôtel, bien développée pour son âge; on lui aurait donné seize ans, lors même qu'elle n'en avait que treize. À la mine intelligente et gaie, Nicoletta — c'était son nom — s'annonçait la bonne, qui plus tard aurait été la gouvernante de l'enfant attendu.

Orpheline, confiée avec sa soeur cadette à une vieille tante, Nicolette accepta sans hésiter l'engagement qu'on lui proposa, n'ayant aucune préoccupation pour la langue, car les mots plus essentiels au service, elle les avait appris à l'hôtel: et le ménage rentra le lendemain à Paris, emmenant Nicolette.

Le choix avait été heureux: dans l'appartement que ~~Gaston~~ Auguste avait arrangé, contigu à l'établissement, mais separé, Nicolette ne tarda pas à déployer les qualités de femme de chambre assidue au travail: admise le soir, après le café, à la conversation des patrons, elle se perfectionnait dans le français, tandis que Auguste se donnait l'air de savoir le venitien.

— Nicolettà, portame uno gotò.

Et Nicolette, avec un sourire ingénu qui montrait ses jolies dents, repondait:

— Monsieur le Paròn, voilà servito.

Cinq mois après la rentrée de Venise, M.me Eugénie mit au monde Gaston: un joli poupon que Nicolette aimait de dorloter en chantant

Nina-nana! nina nana!
Dormi, cuor, ne la tua nana
Se ti tazi, e ti te queti,
Dorme, in çiel, i anzoleti!

Gaston n'avait que cinq ans, lorsque sa mère mourut, sincèrement pleurée par Auguste, et aussi par Nicolette, qui assumant le rôle de maîtresse de la maison, soulagea Auguste de tout souci matériel pour le petit Gaston.

S'estimant une seconde mère, elle le soignait, tâchait de le distraire, de l'amuser avec une familiarité qui effaçait toujours plus la différence de l'âge et de la condition sociale. Tout cela ne pouvait pas échapper à Auguste, se doutant qu'un jour cette intimité aurait pu se déformer dans une passion. Lui, qui n'avait pas jugé excessive la différence d'âge avec Géniette, aurait-il pu trouver étrange de voir Gaston, à vingt ans, épris de Nicolette qui aurait eu une réserve de plusieurs années, avant d'atteindre l'âge digne encore de l'éloge d'un écrivain celèbre — Auguste ne se rappelait plus le nom — qui a exalté la femme de quarante ans? Son portrait à l'âge de vingt-cinq ans, nous rappellant la gaîeté espiègle, rehaussée par un grain de beauté sur la joue gauche, peut encore justifier les inquiétudes par avance d'Auguste. Ainsi, Gaston allait avoir quinze ans — et on lui en auraient donnés dix-sept — lorsque Auguste se décida, quoique

à regret ayant une sincère affection pour Nicolette, à trouver le moyen de la renvoyer à Venise. La chose n'était pas facile: il essaya d'abord de faire arriver à l'oreille de Nicolette, à travers de commérages bien combinés, qu' il allait se remarier avec une cousine de Tours, ce qui aurait entrainé la nécéssité de fourrer Gaston au collège.

L'idée de passer du rôle de maîtresse de la maison, à celui de femme de chambre, et de se voir séparée de son Gaston, aurait dû, selon Auguste, décider Nicolette à quitter la maison: la voyant triste, il en profita pour lui dire: Nicolette, depuis quelque temps tu n'es plus gaie: ça se comprend: tu regrettes Venise, son ciel, sa lagune: Paris ne t'intéresse plus. Si nous allions nous séparer, tu pourras toujours compter sur moi. Tu es d'âge pour te faire une famille...

Elle ne repondait pas: cela embarassait Auguste, d'autant plus que Gaston, à son tour, partageait la tristesse de Nicolette.

Il survint un événement qui trancha cette situation pénible pour tous. La grande guerre éclata, et les étrangers, surtout les italiens, dûrent quitter précipitemment la France. Dans d'autres circonstances, Auguste aurait taché de faire valoir les quatorze années de domicile de Nicolette à Paris: il n'en fît rien, et les larmes de Gaston pour le départ de Nicolette, ratifièrent la nécéssité de la séparation. Pendant quelque temps il se passa une correspondance épistolaire entre Gaston et Nicolette, qui à Venise s'était casée chez une vieille dame anglaise, à la Giudecca; mais à partir de 1915 les bombardements de la ville décidèrent miss Ellinor à se retirer dans le Cadore, ce qui determina, après Caporetto, l'absence complète de nouvelles de Nicolette. Tout cela n'aurait pas dû encourager le propos d'Auguste de se rendre à Venise avec Gaston, peu de temps après la fin de la guerre, au risque d'y retrouver Nicolette: mais Auguste s'était dit que le séjour devait être très-court, n'étant pas pour s'amuser qu' il allait, cette fois, revoir Venise; son voyage avait un but plus sérieux, qui nous porte à revenir aux premiers temps du veuvage d'Auguste.

Dans une situation financière excellente ayant herité de sa femme, et décidé à ne pas se remarier — les occasions ne lui avaient pas fait défaut — il se préoccupait de l'avenir de Gaston, se refusant à l'idée qu'il eût un jour à se voir mêlé dans les affaires de la Minuitnette. Il rêvait pour lui une profession qui eût ennobli le nom de Tirecœur, et dans ce but, il avait décidé d'employer ses rentes de façon à préparer à son fils une position sociale absolument respectable. N'ayant pas les dispositions de « gentleman farmer » ni le goût de se faire une bibliothèque, ni la passion pour les chevaux, ou pour l'élevage des lapins, il aurait peiné longtemps à choisir une occupation plus honorable de la Minuitnette : heureusement, le jour qu' il gagna à la grande loterie du Trocadero un tableau de Henner « Femme aux épinards » — que son ami Charles, coiffeur de dames en retraite, évalua 5000 frcs — Auguste s'était persuadé que le flair d'un connaisseur d'art ne consiste pas à savoir si un tableau soit joli, ou non, bien ou mal composé, ce qui est toujours relatif, mais à juger si, en l'achetant on place son argent, aussi bien que dans un titre industriel, ou dans l'achat d'un terrain ayant de l'avenir. Décidant de former une collection de tableaux, avec la préoccupation de faire en même temps des bons affaires, aidé par les conseils de son ami Charles qui était le quatrième du bézigue des après-diner — il était sûr de faire le meilleur emploi de son temps, de son argent, et de son intelligence.

— Cela n'est pas encore le Louvre, disait-il, montrant à ses amis la collection, mais tout de même c'était un capital, sous tous les rapports respectable, qu'il aurait laissé à son fils : avec l'avantage que Gaston, ayant toujours sous les yeux ces richesses d'art distribuées dans l'appartement, aurait pu faire un apprentissage esthétique, sans s'exposer aux pénibles efforts que le latin exigeait de son intelligence. Il y avait dans cette collection — qui prenait déjà le nom de Galerie Tirecœur parmi les habitués de la maison — les tableaux des peintres les plus accredités par la moderne critique d'art : cependant, Auguste n'avait pas encore réussi à avoir un Titien, que l'ami Charles jugeait indispensable pour toute collection digne de ce nom : autrefois, c'était Raphâel

qui jouait le rôle d'être la perle indispensable à toute collection. Charles avait raison, car un Titien aurait comblé un vide dans la galerie, qui avait le Véronese, les deux Palma, Boniface, Tintoretto, Tiepolo, et quelques Guardi. Ce n'était pas un mystère parmi la classe des marchands de tableaux, que M.r Tirecœur cherchait un Titien, et près que tous les jours on lui en proposait, sans aucune préoccupation d'augmenter excessivement le nombre déjà considerable de 580 tableaux, catalogués de la main de Titien: il ne faut pas oublier, du reste, le cas du Guardi, dont l'Amérique, avec plus de 2800 tableaux de ce maître, detient le record sur l'Europe et le reste. Mais, s'il était vite fait de proposer un tableau de Titien, il n'était pas facile de satisfaire les exigeances d'Auguste. On lui avait proposé une Vénus couchée, dont on voit la copie aux Uffizi de Florence: mais il n'avait pas jugé prudent de mettre ce sujet toujours sous les yeux de Gaston, lorsqu'il n'avait que treize ans: il aurait pu acheter le fameux portrait de Marc-Antoine Colonna, si le prix n'eût été trop en rapport avec la magnificence du sujet, imposant par la cuirasse et le casque doré. Il aurait pu avoir un paysage signé Vecellio, mais c'était une toile trop grande pour la place que désormais on pouvait réserver à Titien dans la galerie. Un jour, ayant mis son ami Charles au courant de ces difficultés, Auguste eût cette reponse:

— Mais, quand on veut un Titien sur mesure, il n'y a que à se rendre à Venise. Et Charles ajouta le nom d'une ancienne collection privée de cette ville, où l'on aurait certainement trouvé tout ce qu' il fallait.

Voilà comment et pourquoi Auguste s'était decidé, un beau jour de septembre 1919, à prendre, avec son fils, l'Orient-Express dans l'espoir que le voyage lui aurait aussi devoilé, si dans Gaston poussait le germe de l'éducation esthétique, qu'il se souhaitait pour le préstige futur de la famille Tirecœur.

Cela dit, nous pouvons rejoindre les deux parisiens à l'Hôtel de la Lune. Pendant que Auguste défaisait les valises, Gaston s'était porté à la fenêtre de sa chambre à coté, donnant sur le grand Canal:

— Papà, voilà une coupole, vis-à-vis de nous: est-ce le Saint-Marc?

— Je ne pense pas, repondit-il sans se détourner. En tout cas, prends le Guide Joanne: tu dois t'habituer à le consulter, et n'oublie pas que c'est par un astérisque qu'on signale ce qu'on doit admirer.

— J'ai cherché dans le plan de Venise, dit Gaston quelque temps après; cette coupole s'appelle la Salute...

— Alors, ça doit être un établissement de bains: j'y pense maintenant: c'est le Lido...

Après le diner, père et fils sortirent pour un petit tour sous les Procuratie, décidés à se coucher de bonne heure, pour se preparer à la tâche d'entreprendre ce qu' Auguste appelait la conquête du Titien. Le lendemain ils allaient quitter l'hôtel, lorsqu'un jeune homme, ayant l'air de flaner dans le vestibule, approcha de Gaston pour lui adresser d'un ton familier le bonjour. Se retournant, Gaston reconnut le voyageur qui, la veille, lui avait adressé la parole dans le train.

— Bonjour! repondit-il assez froidement, ce qui ne découragea pas l'inconnu de continuer:

— Vous allez sans doute dédier votre première visite à S.t Marc: justement j'y vais aussi.

Auguste, le jugeant un cicerone, dont il aurait bien voulu se passer, répondit simplement: Comme vous voudrez.

Une fois à la place S.t Marc, l'inconnu débuta par quelques notices historiques: le bas du campanile était du temps du Doge A: le haut du Doge B: les Procuratie Vecchie avaient été bâties avant les Nuove...

— Naturellement, dit Gaston, pas encore habitué à ces importuns, qui gâtent le plaisir des premières impressions, vous obligeant à tourner la tête à gauche, lorsque vous aimeriez de regarder à votre droite, et viceversa.

Une fois dans l'atrium de la Basilique, Auguste se disposait à regarder les mosaïques des voûtes, mais l'inconnu insista pour l'avoir collaborateur dans un effet d'acoustique, en se mettant à deux aux coins opposés du vestibule. Auguste allait renvoyer l'importun, mettant la main à la poche pour tirer une pièce de qua-

rante sous, mais il se vit encore obligé de regarder, à travers un grillage, la chapelle Zeno placée en tête de l'atrium. En effet, la vue était intéressante : un autel monumental s'élevait au milieu, décoré de jolies sculptures en marbre, du XV siècle : mais l'effet d'ensemble était manqué, à cause d'une statue en bois sculpté, qu'on n'aurait pas hésité à juger moderne, même si elle n'eût pas porté une pancarte, avec la réclame en grandes lettres « Maison Truffolin et C.i — Sculptures en bois — Fournisseurs de plusieures Cours » (1).

— Voilà, s'empressa de dire l'inconnu, un joli travail de la maison bien connue du chev. Truffolin. Après la visite de S.t Marc, qui ne nous prendra pas beaucoup de temps, nous irons voir les magasins et les laboratoires de la maison : vous y trouverez un grand choix de sujets religieux, profanes, fantaisie même... à des prix raisonnables : figurez-vous, une statue telle que vous voyez, ne vous reviendrait pas plus de deux mille francs.

— Combien le kilo? s'écria Gaston. Le père ajouta : Dites — donc, êtes vous un commis voyageur de la maison? Croyez-vous que je vais rentrer à Paris chargé de bois? Je suis à Venise pour bien autre chose...

— Je n'en doute pas, dit humblement le commis de la maison Truffolin, dont la tâche était de monter dans les trains à Mestre, pour dévisager et amorcer les voyageurs, prendre note de leurs hôtels, et les relancer à la visite des laboratoires Truffolin et C.i

Craignant d'avoir été un peu trop rude, Auguste reprit :

— Je suis à Venise pour l'affaire d'un Titien, qui me faut avoir pour ma collection.

— Pardon, monsieur, je ne pensais pas de m'adresser à un fin connaisseur d'art. Quand on a les yeux sur un Titien... sans doute vous avez une belle collection de tableaux.

— On fait ce que l'on peut, les temps sont difficiles, même pour les vrais connaisseurs. Ma collection n'est certainement pas nombreuse, autant que celle de votre Académie, que je connais depuis 20 ans...

---

(1) C'est l'épisode, dont la préface garantit l'authenticité.

— Mais, pour une collection, ce n'est pas le nombre des tableaux, c'est la qualité qui en fait la réputation.

— J'ai, reprit Auguste flatté, Tintoretto, Palma, Véronese: j'ai des Guardi délicieux, une esquisse de Tiepolo, dont on connaît plusieurs reproductions faites par le peintre lui-même: cependant, la mienne est l'originale, ayant été enregistrée en Italie parmi les œuvres d'art de grand prix: j'en suis assuré par celui qui me l'a vendue. J'ai un Carpaccio, et c'est précisement l'épisode qui manque dans la serie de la vie de S.te Ursule, à votre Académie. Bref, je pourrais dire d'avoir toute l'école vénitienne, qu'on me dit si intéressante, s'il ne me faisait pas défaut un Titien... qui ne soit pas trop grand, car vous le savez, chez nous la surface des parois il ne faut pas la gâcher: un Titien authentique, c'est à dire signé: un sujet pas trop difficile, ni mythologique, ni religieux comme une descente de croix, qui dans une salle à manger peut vous donner de la mélancolie.

— Je crois d'avoir ce qu'il vous faut, dit l'inconnu, qui se décida à tirer sa carte de visite, ajoutant: Vous allez faire le tour de la basilique, même du Palais ducal, si le cœur vous en dit, pendant que je vais vous procurer le permis de visiter la Galerie du N. U. Rampin-Calegèr. Rendez-vous à midi, au Café Florian.

— Entendu!

Après avoir lu sur la carte de visite: *Zani Mochetti, procureur*, père et fils échangèrent leurs impressions.

— Procureur de quoi? dit Gaston.

— De quoi?... évidemment de tableaux, puisqu'il va nous procurer le Titien d'une galerie qui m'a été signalée aussi, si je ne me trompe pas, par Charles; procureur de statues en bois, et pas en bois, à l'occurence, car à ce monde, il faut toujours s'arranger. Toi, tu es jeune, tu ne connais pas encore les difficultés de la vie...

Gaston n'avait pas l'air de partager cet optimisme au sujet de Mochetti.

— Il m'a l'air de...

— Voyons, mon fils, il ne faut pas être pessimistes, et se faire du mauvais sang tout le temps, pour rien.

On alla visiter i Piombi et i Pozzi, et tout ce qui se rattache

à ce filou international qui s'appelait Casanova: il ne resta pas le temps pour visiter le Palais ducal, et à l'avance sur l'heure du rendez-vous, on était au Florian. Gaston, pendant qu'il absorbait son vermouth, se résigna à se laisser mettre la « bella patina » aux souliers, en même temps qu' il s'amusait à émietter des biscuits aux pigeons roucoulant autour de lui. Auguste dédia à ce groupe idylliaque la première pellicule vénitienne de son Kodak.

Le coup de canon débanda les pigeons sur les fenêtres et les saillies des Procuratie, au moment même que Mochetti approchait, agitant d'un air satisfait un petit carton aux armes de la famille Rampin-Calegèr.

— Voilà le permis, c'est pour cet après-midi, à trois heures: maintenant je vais vous mettre au courant...

— Mais, interrompit Auguste, ne pourrions nous causer de cela à l'hôtel, car vous allez, n'est-ce pas, déjeuner avec nous...?

— Vraiment, dit Mochetti — avec l'embarras rituel qui doit précéder toute acceptation à déjeuner, ou à diner — je ne voudrais pas abuser...

— Allons, donc! trancha Auguste.

Le déjeuner se passa gaiement: au café, Mochetti expliqua qu'on allait voir une des galeries privées les plus importantes de la ville, mentionnée dans les vieilles descriptions de Venise. Un marchand de la Riva del Carbon, nommé Rampin, avait au XV siècle épousé une Calegèr, de la famille qui a donné un Doge au temps des croisades: de là, la fortune des Rampin qui avaient bâti leur palais à Rialto. Quoique cette fortune eût baissée au cours du XIX siècle, à la suite de l'introduction des charbons de terre, le N. U. Rampin-Calegèr s'était toujours refusé de se priver de la galerie de tableaux, repoussant même des sommes fabuleuses. « Les Rampin ne se vendent pas » répétait le vieux propriétaire, resté veuf et paralysé sur un fauteuil, au premier étage de son palais. Malheuresement, continuait Mochetti, son fils unique est un joueur acharné, et naturellement il perd toujours...

— Il aura de la chance en amour, dit Auguste.

— On ne le dirait pas, car la Comtesse Malipiedi, dont il

est fou, n'a pas l'air de le préférer aux autres cicisbées: profitant que le vieux ne peut plus se rendre à la galerie qui est au deuxième étage, le Rampin fils, connu parmi les joueurs par son petit nom de Momolo, a l'habitude de régler ses pertes au jeu aliénant des tableaux. Il fait ce raisonnement: la galerie va bientôt être à moi: puisque mon père ne peut plus en jouir, il n'y a pas de mal si j'en profite de son vivant. Il n'a pas tort, car c'est la seule ressource qui lui reste. Justement, il vient de perdre au Ridotto près que 100.000 francs, qu'il doit payer dans la semaine: le moment est propice pour venir à son aide et faire, en même temps, des bons achats. Il a vendu il y a trois mois un Boniface, un chef-d'œuvre; on m'a dit que l'américain qui l'a acheté, l'a déjà revendu à la Pinacothèque de Philadelfie pour 25000 dollars. Naturellement, parmi les tableaux de maître, il y a aussi des toiles médiocres, qu'il va dénicher dans les combles du palais, pour remplir les vides: mais votre œil exercé en matière, n'aura pas de difficulté à distinguer le bon du mauvais.

— Est-ce que vous ne viendrez pas avec nous, visiter la Galerie? demanda Auguste preoccupé de la responsabilité de cette tâche.

— Ce ne serait pas délicat pour moi, reprit Mochetti, de me mêler dans les affaires de la maison Rampin: je me bornerai à vous présenter à l'administrateur, le chev. Bepi — on l'appelle ainsi depuis cinquante ans, car il était déjà au service du grand-père de Momolo. C'est un petit vieux, un peu sourd par moment, mais vous pourrez vous fier complètement à lui.

— Cependant, observa Auguste, puisque mon but est de chercher un Titien, ne pourriez vous pas me renseigner, me donnant des indications? À Paris, je suis habitué à ne jamais acheter des tableaux, sans les conseils de mon ami Charles.

— De Titien, reprit Mochetti, il y avait dans le temps à la Galerie Rampin, la Vénus à l'ombrelle, qui maintenant, si je ne me trompe pas, est dans la collection Morghen, un bon client de M.r Momolo: c'était un tableau très séduisant...

— Tout de même, il n'aurait été, malgré l'ombrelle, un sujet pour mon fils.

— Momolo, continua Mochetti, s'en est défait à regrèt

pour 45000 dollars. Du même Titien, il y a un portrait de Doge, magnifique. Je ne sais pas s'il y est toujours ; en tout cas, vous le reconnaîtrez facilement par son *corno,* une belle barbe, et surtout par ses yeux pénétrants : il vous regarde comme s'il allait lire votre pensée...

— N'est-il pas trop grand? demanda Auguste.

— Je ne pense pas : c'est un peu plus que la tête...

— Alors, ce serait bien mon affaire, sauf le prix.

— Pour cela, le chev. Bepi s'accordera avec vous, après avoir consulté Momolo.

Avant trois heures, une gondole aux armes de la famille Rampin-Calegèr stationnait à l'hôtel, à disposition des visiteurs. Auguste donna un coup d'œil à l'écusson sur le felze « un lion chargé de vert, rampant en semé d'or ». Mochetti profita du trajet pour expliquer que le lion au vert — « al verde » selon les italiens — était le Rampin qui avait grimpé sur l'or de la Calegèr. La gondole déboucha dans le grand Canal, et par un demi tour effleura la façade du palais. Sur la porte du vestibule à la venitienne, tenant toute la profondeur du palais, il y avait un petit vieux. Sans doute Bepi, se dit Auguste, s'adressant tout de suite à lui :

— Enchanté, monsieur, de vous voir...

— Mon ami Mochetti, dit Bepi, m'a mis au courant de vos intentions. Le N. U. Momolo, mon patron, est justement chez lui ; on pourra s'arranger après la visite de la galerie. Maintenant, je n'ai qu' à vous faire une recommandation. L'escalier, comme vous voyez, est un peu raide, il faudra monter avec attention, et surtout ne pas faire du bruit, car le vieux patron est au premier, dans un salon contigu à l'escalier : au moindre bruit, il grogne et veut savoir ce qui se passe...

Cela dit, Bepi donna l'exemple de gravir les marches à la pointe des pieds, ce que les deux parisiens imitèrent à la perfection. Tout-à-coup, au palier du premier étage retentit une quinte, suivie par des gémissements :

— C'est le vieux, dit Bepi ; jour et nuit il a des attaques de toux.

— Pauvre Rampin ! dit Auguste tout bas.

La dernière rampe mettait à une porte, avec l'indication « Galerie Rampin-Calegèr MDXI ».

Bepi ayant soulevé un vieux gobelin en loques, Auguste se trouva dans une salle éclairée par plusieurs baies donnant sur le grand Canal. Tout de suite, il se tourna vers Gaston:

— Dis-donc, mon fils, n'est-ce pas que notre galerie de tableaux est aussi longue? Elle n'a pas naturellement cette jolie vue sur le Pont de Rialto...

Après avoir arpenté à grands pas la salle, il ajouta:

— Voilà, c'est juste trentecinq pas de long, comme chez nous; on dirait que j'ai le compas dans l'œil...

— Ou dans les pieds, murmura Gaston.

Voyant le riche plafond en bois sculpté et doré, Auguste murmura:

— Si nous avions aussi un plafond comme celui-ci, l'ensemble de nos tableaux y gagnerait beaucoup.

Bepi, tout en étant resté à l'écart, dit:

— Monsieur, la chose est très facile: la maison Truffolin peut vous en procurer la reproduction: même, si vous le désiriez, on pourrait vous démonter ce plafond, acheté par un americain qui n'est pas rentré à New-York avec le *Titanic*.

— Nous verrons cela après, coupa court Auguste, contrarié de cette nouvelle intrusion de la maison Truffolin, pendant qu'il était à la recherche du Doge avec le *corno*.

— Papà, voilà un Guardi! s'écria Gaston qui s'était porté vers le fond de la galerie.

— Ce n'est pas malin, dit Auguste, de le reconnaître: il est tout-à-fait comme le Guardi que nous avons dans le corridor de service: car vous devez savoir, M.r Bepi, que j'ai plusieurs Guardi, entre autres, un qui est identique à celui-ci: le même ciel, les mêmes nuages, ce petit bateau, et la maison sur le devant...

— Et la même altana, comme disait Nicolette, ajouta Gaston: seulement, dans notre Guardi il y a le linge à sécher, et ici je ne le vois pas...

— On doit l'avoir retiré pendant que Guardi peignait, expliqua Bepi.

— Papà, voilà une femme nue...

— Tais-toi, Gaston, et ne cries pas si fort: nous ne sommes pas chez nous. En tout cas, on dit une femme déshabillée...

Gaston, qui s'attardait à détailler le déshabillé, ajouta:

— Papà, est-ce que cette tête si gracieuse ne nous rappelle pas Nicolette?

— Allons donc! Ne vois-tu pas que c'est une Diane, car elle a un quart de lune sur la tête? Reste à côté de moi, et fais attention à ce que tu dis...

Auguste venait justestement de poser le regard sur le tableau à côte de la prétendue Diane-Nicolette. C'était bien le portrait convoité, le Doge à la longue barbe, le regard pénétrant. Il se tourna vers Bepi pour dire, nonchalant:

— Je pense que ce tableau pourrait me convenir: il n'est pas trop grand, mais le fond est un peu abimé par des retouches: j'ai dans ma galérie un coin à remplir...

— Je vois, dit Bepi, que vous êtes un fin connaisseur: vous avez tout-de-suite mis l'œil sur la perle de la collection...

Auguste se roidit.

— C'est un critique d'art bien connu, le comm. Ivan Strophinosky lui-même, qui a donné ce jugement, lorsqu'il est venu il a deux ans, pour le concours cynégethique au Lido.

Redoutant d'avoir trop démonté Auguste, Bepi vint à son secours.

— Je n'aurais jamais pensé que mon patron Momolo aurait pu se décider à s'en defaire, car c'est le portrait du doge Pa-

squaligo: une cousine de sa femme, qui était une Falier, a épousé en 1560 la tante du Provedidor Emo, dont une nièce était la fille d'une Calegèr qui a épousé un Rampin: pour conclure, c'est un portrait de famille... mais Momolo vient de perdre au jeu 120.000 frcs.

— Mochetti a dit moins de 100.000, intervint Gaston.

— Tais-toi, gamin, ne te mêles pas aux affaires des autres.

— C'est vraiment 120.000 frcs; mais je pourrais disposer d'autres revenus, s'il le sera nécessaire pour combler la différence: ainsi je pense qu'en offrant 110.000 frcs, l'affaire serait faite.

— Je ne pourrais jamais disposer que de 90.000 frcs, payement comptant, dit Auguste.

— Cela ne serait qu'une condition normale, hors discussion, reprit Bepi; mais je ne pourrais jamais me permettre de proposer à Momolo votre offre. Songez donc! Un Titien de la quatrième manière: acheté à Venise, dans une galerie privée, historique: décroché de la place qu'il garde depuis trois siècles, au moins: le portrait d'un Doge, d'Alvise Pasqualigo, celui qui a vaincu les turcs à Lampedouse... où trouveriez-vous une occasion plus favorable?

— Eh bien! dit Auguste, soit pour 100.000 frcs. Pourtant je n'ai jamais payé ce prix là pour un tableau: même mon Raphaël me revient moins.

— Ce n'est pas possible: M. Momolo pourrait me repondre d'avoir refusé un offre de 30.000 dollars. Restons sur les 110.000, et je vais référer à mon patron.

— Soit! dit Auguste, avec battement de cœur; car c'était la première fois qu'il s'engageait dans un achat, sans le conseil de Charles. Toutefois, en évoquant la figure de son ami, il lui semblait d'entendre, comme d'habitude, sa voix creuse répéter: achète, et vite!

Bepi, rentré avec Momolo ayant l'air serieux, caractéristique du joueur qui perd régulièrement, dit à Auguste que son patron avait daigné d'accepter l'offre de 110.000 frcs. Conditions: payement de la moitié, à titre de caparre: le reste le lendemain, à la consigne du tableau: défense de donner des informations sur la provenance de la toile, qui devait passer seulement comme ayant fait partie de la collection d'un prince romain déchu.

Gaston accepta les conditions, et détacha de son carnet les

chèques pour le montant de la caparre. Momolo daigna de les recevoir: sans dire un mot, il salua d'un mouvement aristocratique de la tête, et disparut derrière le gobelin.

— Vous êtes un veinard! dit Bepi. Maintenant, si le tableau doit être expedié à Paris, je vais le remettre à un emballeur de toute confiance, paron Zani, auquel vous passerez les instructions nécéssaires, et votre adresse.

On se donna rendez-vous pour le lendemain à 10 h. chez Zani, Campo S. Matteo n. 2794.

La descente de l'escalier se passa avec les mêmes précautions: au palier du premier, il y eurent les mêmes quintes, qui cette fois étaient un déchirant salut adressé au Titien, qui allait quitter la maison Rampin.

Mochetti dans le vestibule, et la gondole près de l'entrée, attendaient pour reconduire père et fils à l'hôtel.

— Eh bien! demanda Mochetti, dès que la gondole glissa rapidement sur l'eau.

— J'ai reconnu tout-de-suite le Doge, je l'ai acheté!

— Sans doute vous l'aurez payé la moitié de sa valeur. Un Titien, aujourd'hui, ne vaut pas moins de 800.000 frcs. Tout le monde veut du Titien...

— Je l'ai payé beaucoup moins, s'empressa de dire Auguste, sans ajouter le chiffre craignant d'avoir à payer une forte médiation: mais le chev. Mochetti n'avait pas la mine de celui qui s'attend à un pourboire. À l'hôtel, on se quitta comme des vieux amis qui ont pris part à une bonne action: Mochetti se désobligea même de l'invitation à rester pour le diner.

Le lendemain matin, avant de se rendre chez Paron Zani, Auguste s'assura de le trouver chez lui, chargeant le portier de téléphoner au n. 2794.

— Mais il n'y a pas ce numero de téléphone!

— Comment! s'écria Auguste, craignant d'avoir été joué. Heureusement le portier ajouta:

— Le numero qu'on vous a donné, doit être celui de l'habitation. Ayant consulté l'annuaire de la ville, il dit: le n. 2794, est au Campo S. Matteo, où il y a un emballeur.

— Précisement, Paron Zani.

Ne voulant pas voir Gaston trop au courant de ses affaires, Auguste décida d'aller tout seul chez l'emballeur.

— Tu auras, dit-il à Gaston, assez de distractions en regardant les devantures des Procuratie : ce n'est pas le Palais Royal, mais tu y pourras tout-de-même passer la matinée : nous nous verrons au Florian, vers midi.

Chez Paron Zani, Bepi attendait avec le tableau bien enveloppé dans des vieux journaux. Il fit constater que c'était le Titien acheté, en bon état, reçut le reste de la somme en chèques, et salua très poliment. Mais avant de sortir, il se retourna pour dire à Paron Zani :

— Si vous le permettez, je vais remporter ces vieux numeros du « Sior Tonin Bonagrazia » qui vont amuser mes petits neveux : ils aiment de voir les pupazzetti : ils y reconnaissent toujours, au nez, notre bon Grimani.

Auguste fût touché de la simplicité du vieux Bepi, qui au lieu de s'attendre à une médiation, se contentait de quelques journaux chiffonnés.

Paron Zani, qui était resté à l'écart, approcha d'Auguste pour demander en quoi il aurait pu le servir.

— Je dois envoyer ce tableau à Paris....

— Je vais m'occuper de cela : un très-bon emballage, j'en fais tous les jours pour l'Amérique. Sans doute vous aurez sur vous la demande pour l'exportation.

— Faut-il un permis? s'écria Auguste, effrayé par la perspective de demarches bureaucratiques.

— Certainement, il faut déclarer la valeur du tableau, pour payer le droit d'exportation, qui est assez fort, surtout pour un Titien, et de la cinquième manière.

Auguste, heureux de constater que Paron Zani avait d'un coup reconnu qu'il s'agissait d'un Titien, dit :

— Moi, je suis un connaisseur assez réputé à Paris, mais je ne prétends pas, sur le compte de Titien, d'en savoir autant qu'un emballeur qui manie tous les jours des tableaux de ce maître: ainsi j'aimerais bien quelques éclaircissements sur la cinquième manière, car on m'avait assuré que mon tableau est seulement de la quatrième.

— Ça dépend: pour certains critiques d'art, il n'y a aucune différence entre le Christ du Prado, et le Couronnement d'épines de Munich. En effet, la quatrième manière peut se confondre assez facilement avec la cinquième, que l'on reconnaît surtout par le tissu de la toile; car dans les dernières années de sa vie, Titien a changé son fournisseur de toile: il y a là-dessus des notes de payements, qu'un biographe du peintre, Simon's Trudel a déniché aux archives des Frari. Naturellement, une fois changé le tissu de la toile, le peintre a changé la direction des coups de son pinçeau.

— Cela est évident, dit Auguste.

— Or, continua Paron Zani, vous vous trouvez dans ce bivio; ou la commission est d'avis de laisser sortir votre toile, et dans ce cas vous n'avez qu'à payer le 20 pour cent de la valeur déclarée...

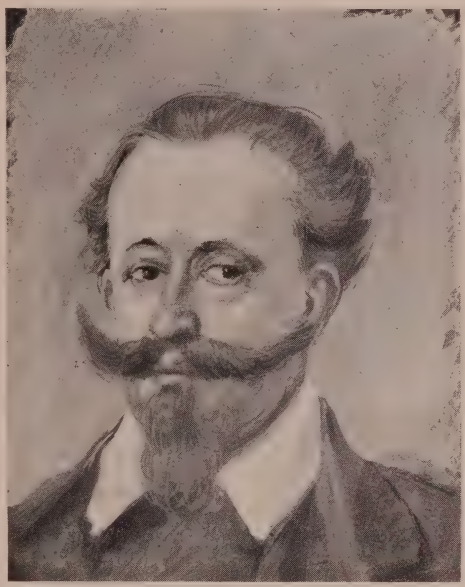
— Il suffira, interrompit Auguste, de déclarer une somme modeste...

— Vous y allez trop vite: il faut savoir aussi que l'État a le droit de racheter le tableau qu'on veut exporter, pour le même prix déclaré. Ainsi, si vous déclariez la valeur de cinq mille francs pour n'en payer que mille, l'État vous donne, après quelques mois, ou années, les mille francs et garde votre tableau.

— Mais cela est du vrai brigandaccio, comme vous dites en Italie: chez nous...

— En Italie c'est comm ça! Cependant, il y a toujours le moyen de s'arranger, car la peinture moderne, c'est à dire à partir du XIX siècle, ne paie qu'un petit droit d'exportation.

Je vois que vous ne saisissez pas la chose : un tableau ancien peut passer à l'étranger de deux façons : ou bien dans une malle à double fond, comme j'en ai fait une l'année dernière, pour la Madone et Saints du Comte Michelon de S. Piero, qui maintenant est au Musée Fréderic de Berlin — mais cela est toujours un risque — ou bien, il suffit que le sujet du tableau soit, à ne pas en douter, du XIX siècle.



— Mais le Doge Pasqualigo, on m'a assuré, est du XVI siècle.

— Qui est-ce qui pourrait prouver que ce portrait soit celui de Alvise Pasqualigo, même qu'il soit un Doge?

— Il a le corno !

— Cela est vrai, et il est vrai aussi que dans le XIX siècle il y eût un seul Doge, le nommé Daniel Manin, qui n'a pas eu le temps de se coiffer : ainsi il faut carrement faire disparaître ce personnage compromettant, peignant sur la toile un sujet moderne : par exemple, une vue des Giardini pubblici, qui sont de l'époque de Napoléon, XIX siècle déclaré.

— Barbouiller une toile du Titien... jamais de la vie ! s'écria Auguste, tout en étant anxieux de trouver une solution.

— Pourtant, ce parti n'est pas si extraordinaire : il y a des spécialistes. On prend des couleurs à la détrempe, on badlgeonne la toile de maître : la frontière dépassée, il n'y a qu'à laver avec de l'eau et un peu de ce liquide, dit *mista*, et votre Titien réapparait intact, dirais-je même plus vif.

— Je ne suis pas encore persuadé, insista Auguste. Cela m'a l'air d'une profanation : toucher à ces yeux, qu'on me dit si pénétrants, jamais !

— Mais il n'y a pas besoin de badigeonner toute la figure, on peut réserver les yeux, le nez, la bouche, qui n'ont pas d'époque... Tenez, continua Paron Zani, votre hésitation me donne une idée: en regardant ce Pasqualigo, j'arrive à entrevoir la figure d'un autre personnage, qui sans doute est du XIX siècle: figurez-vous d'ébouriffer les sourcils, de partager cette barbe tombante en deux moustaches bien rétroussées et un pizzo au menton; supprimez le corno, est-ce que vous ne voyez pas paraître le visage caractéristique du roi Victor Emanuel?

— C'est vrai, dit Auguste, un peu soulagé.

— De cette façon, vous pourriez éviter toute déclaration de valeur, gardant avec vous la caisse: à la frontière, vous l'ouvrez à la présence des agents de la douane, qui vous disent: allons, emportez votre caisse! et le jeu est fait. Une fois à Paris, avec un peu de mista...

— Il faudra que j'en emporte avec moi.

— Vous en trouverez partout. Puisque je pense que vous êtes pressé de rentrer — car on ne laisse pas traîner un Titien — le temps de faire la caisse suffira pour arranger le portrait en Victor Emanuel. Vous pourriez repasser le voir aujourd' hui même, à 5 h.

Auguste, qui s'était attardé chez Paron Zani, arriva à la place que le coup de canon avait déjà débandé les pigeons. Ne voyant pas Gaston au Florian, il ne douta pas d'avoir été devancé à l'hôtel.

— Il est jeune, l'air de Venise aide son appetit naturel.

A l'hôtel, le portier remit à Auguste un petit billet. C'était Gaston, qui annonçait d'avoir décidé d'aller au Lido: il serait rentré pour le diner.

C'était la première fois que Gaston se permettait de disposer de son temps, et Auguste eut un premier mouvement de contrariété: tout-de-même il ne voulut pas gâter la joie de pouvoir enfin dire de posseder un Titien.

— Il faut être raisonnable! Je ne pourrais pas tenir Gaston à la chaîne toute la vie: il fallait bien venir au jour qu'il aurait réclamé un peu de liberté. Après tout, il commence à s'y trouver au milieu de ces richesses d'art: hier soir il me disait d'a-

voir cherché dans un guide de Venise la série des Doges, et d'avoir trouvé plusieurs Mocenigo, Barbarigo, Gradenigo, mais jamais un Pasqualigo. Cela prouve son esprit de recherche, avec lequel il pourra aller loin dans la connaissance de l'antiquité. Je me réjouis de l'avoir engagé dans un bon chemin, en dehors de tout contact avec les affaires de la Maison Bichet. Seulement — continuait le soliloque, — je l'ai bien sermonné que l'histoire, il ne faut pas la prendre trop au sérieux: sans cela, à quoi bon de se fourrer dans les paperasses des archives, pour dénicher de l'inédit, de l'inconnu, qui la changent continuellement? Le jour viendra qu'on dénichera aussi le Doge Pasqualigo, et ce jour-là notre toile aura encore plus de prix.

Il déjeuna tout seul: la dame à coté, une française très élégante, lui demanda des nouvelles de Gaston. Remonté en chambre, il prit un peu de repos, rêvant le Titien placé dans la galerie, entre le Véronese et le Carpaccio.

Il était encore assoupi, lorsqu'à quatre heures on frappa: c'était une dépêche qu'il déchiffra d'un coup d'œil: « Revenez vite, invasion perroquet, samedi comparition: Talma ». La petite feuille tomba des mains d'Auguste: c'était son administrateur qui signait avec ce nom, conventionnel aussi bien que le mot perroquet, signifiant dans l'argot de la Maison Bichet, police. Pas de doute: il y avait une mauvaise affaire avec celle-ci: il fallait avant samedi, c'est à dire dans les quarantehuits heures, se trouver à Paris.

— Quelle destinée! gêmit Auguste s'affaissant sur le chaise longue. Il avait raison: près que vingt-ans avant, dans le même hôtel, en pleine lune de miel, il avait reçu la dépêche qui l'avait obligé à quitter tout de suite Venise avec sa femme et Nicolette.

Il ne se releva que pour aller chez Paron Zani.

— Voilà votre tableau, dit celui-ci. La transformation était complète: Auguste paya le service et l'emballage, qui lui parurent un peu exagérés; n'étant pas le moment, ni le cas de perdre du temps, il se borna à laisser les instructions. Puisqu'il allait partir le lendemain par le rapide de 10,20, il fallait avoir la caisse à la gare, pas plus tard de 9 h. au bureau des bagages, où Paron Zani lui aurait remis le bulletin d'expédition. Une

fois reglé tout ce qui avait rapport avec le Titien, Auguste rentra à l'hôtel pour attendre son fils: il y trouva un autre billet de Gaston: « je vais au cinéma ce soir: je rentrerai peut-être un peu tard: ton Gaston ».

— C'est trop fort! s'écria Auguste. Voilà une façon d'abuser de ma bonté.

Il eut un instant l'idée d'aller à la recherche de Gaston: mais il y avait plusieurs cinéma à Venise, et il ne pouvait pas se traîner dans toute le ville. Au diner, la voisine de table releva encore l'absence du jeune homme.

— Monsieur votre fils serait-il indisposé?

— Oui, il doit avoir la migraine.

— Pauvre garçon! Il devrait prendre un cachet de cubénitol, c'est merveilleux. Ayant déjà diné, je pourrais lui apporter un cachet en chambre.

— Merci, dit séchement Auguste: ne vous préoccupez pas trop de mon fils. J'ai aussi un bon remède, s'il le faut, pour sa migraine.

Auguste remonta tout seul, attristé: à travers la porte de communication avec la chambre attenante, il voit le pardessus de Gaston accroché, et la colère paternelle s'apaise. Il se demande: où sera-t-il mon fils? Pourquoi est-il allé au Lido, ensuite au cinéma? Tout cela lui laisse entrevoir une aventure qu'il cherche de répousser. Gaston est vivace, un peu blagueur dans l'intimité, mais il est encore, au fond, timide en societé.

Minuit sonne: il s'assoupit. Une heure, deux heures sonnent, enfin, des pas dans la chambre à côté le réveillent.

— Est-ce toi, Gaston?

— Oui papa: tu ne dors pas encore? J'ai fait un peu tard, n'est pas?

— Est-ce que le cinéma ferme-t-il à quatre heures du matin?

— Mais.... il y avait un clair de lune si beau, en sortant: après je me suis égaré...

— Pas de blagues, reprit Auguste. Couches-toi vite, car demain matin, à 9 heures, nous allons quitter l'hôtel.

— Ah!

Le père, qui s' attendait à une manifestation de surprise moins laconique ajouta...

— Oui, il faut rentrer à Paris pour des affaires urgentes: d'ailleurs, le but de notre voyage est atteint.

Auguste s'était rendormi, lorsqu'il entendit encore des pas dans la chambre.

— Qui est-là?

— C'est moi, père, je cherche ta petite bourse, pour prendre des cachets.

— Voilà ce qu'on gagne à faire la noce.

— Bonne nuit! papa. Cela dit, Gaston donna un tour de clef à la porte de sa chambre.

Auguste n'arrivait pas à reprendre sommeil: le texte de la dépêche de Paris tournait devant lui comme un cauchemar: la surprise faite par la police aux Minuitnettes allait avoir, cette fois, des consequences sérieuses; il prévoyait des fortes amendes, peut-être la fermeture de l'établissement. Il fallait surtout prévenir les indiscretions des journaux, et il rédigea une dépêche pour annoncer au directeur qu'il serait rentré tout de suite à Paris.

À huit heures du matin, jugeant qu'il fallait réveiller Gaston, il frappa à la porte de la chambre: pas de reponse.

— Il dort bien serré! À son âge, après le clair de lune, ça se comprend. Laissons-lui encore une demi-heure: il est si vite habillé!

La demi-heure passée, il frappa plus fort, ajoutant: Gaston, lève-toi, il est temps d'aller à la gare.

La porte étant fermée à clef, Auguste dut sortir pour frapper à la porte donnant sur le corridor. Le sommeiller qui passait lui dit:

— Monsieur, votre fils est sorti de très-bonne heure, avec une petite bourse: il doit avoir laissé un mot au portier.

En effet, un petit billet de Gaston annonçait qu'il allait voir le lever du soleil au Pont de Rialto, l'assurant que de là il se serait rendu directement à la gare, pour le train de 10,20.

Auguste était toujours plus ébahi: son fils amoureux du lever du soleil, lui qui à Paris aimait de rester au lit jusqu'à dix heures!

Il paya la note, et se fourra dans la gondole.

Au bureau de la gare, Paron Zani lui remit le bulletin

de la caisse, qui était déjà chargée sur le char à bagages. Ayant choisi deux places dans la voiture pour Paris, Auguste se tenait sur le trottoir, le regard attaché à l'entrée, tout prêt à faire le signal à Gaston, dès qu'il l'aurait vu paraître : mais le temps s'écoulait, et Auguste devenait toujours plus nerveux.

— Pourtant, murmurait-il, le soleil est levé depuis trois heures !

Déjà on criait : messieurs en voiture ! Auguste, un pied sur la banquette, l'autre sur le marchepied, était indécis s'il fallait partir sans Gaston, ou laisser le Titien s'en aller tout seul, sauf à le rejoindre avec Gaston par le direct de l'après midi. Un employé simplifia le problème, hissant Auguste à toute force dans le compartiment, qu'il ferma violemment. Le sifflet résonna déchirant comme un cris de désespoir : Auguste, ayant baissé la glace, se pencha en dehors aussi longtemps que la gare fut en vue.

À Vérone il téléphona à Gaston, le sommant de l'assurer par une dépêche à Modane, qu' il serait dans la journée parti de Venise, pour le rejoindre à Paris.

À Modane, descente pour la visite des bagages : la dépêche de Gaston disait : Je reste Venise quelques jours pour affaires : rassures-toi, j'ai avec moi la petite bourse marron.

Une voix énergique detourna Auguste de la lecture de la dépêche :

— Avez-vous quelque chose à déclarer ?

Auguste ouvrit la caisse déjà alignée, avec les malles, sur le banc de la douane. Le brigadier, voyant le portrait de Victor Emanuel, porta la droite à la visière, et dit : C'est bien, fermez ! Et la caisse reprit sa place sur le train.

Delivré de tout souci pour son Titien, Auguste dédia la seconde partie du voyage à méditer de la dépêche de Gaston, la rélisant plusieurs fois.

— De quelles affaires s'agissait-il ? Et pourquoi Gaston le rassurait d'avoir avec lui la petite bourse ? Ce fut le rapprochement de ces demandes, qui le porta à se rappeler que le soir il avait remisé dans la petite bourse marron, qu'il tenait ordinairement avec lui, le livret des chèques : tout de suite, il eût la vision que Gaston en aurait profité pour les affaires qu'il an-

nonçait. Si d'un côté il se préoccupait pour son argent, de l'autre il pensait que Gaston aurait eu l'occasion de mettre à l'épreuve son goût artistique et son intelligence. Se rappelant la facilité avec laquelle Gaston avait reconnu le Guardi de la Galerie Rampin, et son érudition en relevant qu'il n'y avait pas de Pasqualigo parmi les Doges, il conclut :

— Je serais tout-de-même moins inquiet, s'il y avait avec lui mon ami Charles, qui lui donnerait des bons conseils.

À la gare de Paris on chargea la caisse du Titien sur l'auto d'Auguste, qui détala en direction du boulevard Brune.

— Attention, Jean, plus doucement, je craindrais un accident : pas pour moi, mais pour mon Titien.

En effet, après trois jours de gondole, il trouvait excessive la marche assez prudente, à laquelle l'avait habitué son vieux chauffeur Jean.

Auguste se porta tout de suite à la Minuitnette : le directeur témoigna sa surprise pour cette rentrée précipitée : il n'y avait eu aucun incident à l'établissement, et la dépêche ne devait être qu'une mauvaise plaisanterie : Auguste ayant sorti la dépêche, le directeur observa :

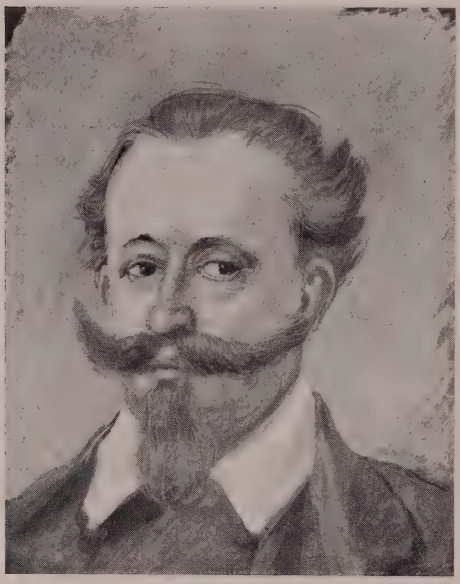
— Cette dépêche a été envoyée de Venise-gare. Cela aurait dû suffire pour vous méfier.

— Vous avez raison, j'ai été bien bête : mais que voulez-vous? La lecture m'avait troublé la vue. D'ailleurs, qui est-ce qui aurait pu avoir l'idée de cette plaisanterie, à Venise?

— Et Gaston, pourquoi n'est-il pas rentré avec vous?

Un soupçon s'empara d'Auguste : la promenade au Lido, le cinéma, le lever de soleil à Rialto, le clair de lune sur le grand Canal, tout se groupait de façon à laisser entrevoir une mystification filiale. Pour se soulager, il s'occupa du Titien. Revoyant sa collection après les richesses d'art de Venise, il eut un instant de délusion, dont il tâcha de se relever, savourant le plaisir de mettre à la place d'honneur le Doge Pasqualigo. Puisqu'il fallait commencer par donner congé à Victor Emanuel, il se dit que cette opération se prêtait à une petite cérémonie intime, pour expliquer aux habitués du bézigue, comment il avait réussi à turlupiner les autorités italiennes.

Parmi ses amis, il y avait M.r Napoléon Lebœuf, épicier en retraite: à vrai dire, il était moins un ami qu'un concurrent, mieux encore un rival, dans la passion des tableaux: tout de même, Auguste gardait avec lui des rapports qui permettaient de se confier réciproquement les achats d'art, sans faire savoir les prix payés, par cette pudeur entre collectionneurs, qui évite d'avouer les mauvaises affaires. Lebœuf se trouva parmi la dizaine des invités à la réception du Titien avec un rite solennel, digne du peintre ami de rois, pontifes, empereurs et doges.



Le jour fixé pour la cérémonie, le déjeuner se prolongea jusqu'à trois heures — le critique d'art M.r Paul Poireau, des magasins du Louvre, ayant porté à la gloire du grand peintre Vecellio, un toast qui se transforma en conférence sur la peinture, à partir des Phéniciens jusqu'à Titien. Au signal convenu pour l'ouverture de la caisse, Jean souleva délicatement le couvercle; mais, avant qu'il eût à enlever les papiers qui couvraient la toile, Auguste s'amusa, avec une verve exceptionnelle pour lui, à prévenir les invités.

— Vous n'allez pas voir tout de suite le portrait de Alvise Pasqualigo, le doge qui a battu les Turcs à Lampedouse. Pour le moment, vous ne verrez que Victor Emanuel, le roi qui se battit à côté de Napoleon III, avec le grade de caporal de nos zouaves, ainsi qu'on le voit peint à Versailles, dans la Galerie des batailles. Vous direz: qu'est-ce qu'il veut de nous ce caporal? Eh! bien, c'est moi qui, voulant garder avec moi le tableau de Titien, a eu l'idée de faire peindre sur le doge le roi;

et celui-ci quittant son pays, a eu le portez-armes de ses gendarmes : car le roi est encore très-populaire par ses moustaches qu'on voyait encore, il n'y a pas longtemps, sur les sous italiens. Maintenant, avec le liquide qui est dans ce flacon, je vais dévoiler l'œuvre de Titien, et vous présenter le Doge...

— Vainqueur des Turcs à Lampedouse, ajouta Lebœuf, avec sa voix ironique.

Auguste prit du coton, l'imbiba du liquide, et commença à frotter délicatement la toile, enlevant avec une éponge la couleur qui s'en allait. En revoyant paraître son chef-d'œuvre, Auguste tournait avec complaisance les yeux sur les invités, qui sauf Lebœuf, se serraient autour de lui, tous penchés sur la toile.

— Voilà le portrait du Doge Pasqualigo : on le croyait perdu ; même l'écrivain Cavalcalasella ne l'a pas mentionné dans son catalogue des œuvres de Titien.

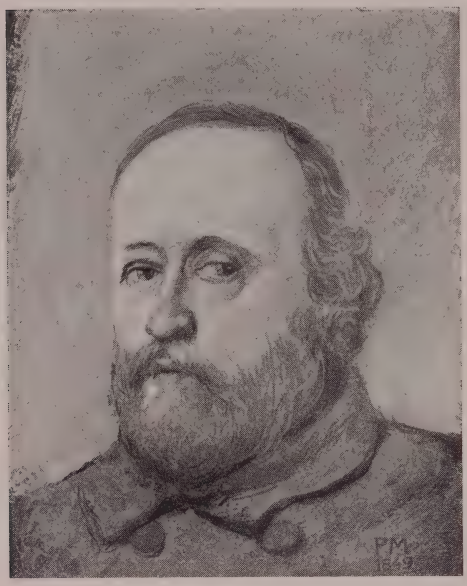
Tout le monde suivait avec un mélange d'anxiété, de surprise, de joie, le frottement : Auguste y prenait plaisir. C'était bien un doge qui réapparaissait, avec le corno et le manteau : c'était bien le Pasqualigo, dont le regard pénétrant — remarquait l'ami Charles — témoignait qu'il avait vaincu les turcs.

— À Lampedouse ! interrompit de nouveau Lebœuf, n'ayant pas l'air de partager la surprise des invités.

Auguste s'oublia tellement dans son travail de frottement, qu'il dépassa la mesure : tout-à-coup, on vit le corno disparaître, de la même façon que les moustaches du roi avaient disparu, laissant à découvert un front large bombé, des sourcils peu

marqués, une chevelure blonde dorée, à la place des cheveux noirs d'ebène de Victor, et des meches marron de Pasqualigo.

Auguste aurait voulu lâcher l'operation, mais Lebœuf, debout derrière lui, insistait: Continuez, continuez! Enfin il dit:



— Arrêtez-vous, si vous ne voulez pas avoir une autre transformation, après celle que vous voyez, car voilà Garibaldi!

La main d'Auguste s'était arretée à l'instant même qu'elle venait de mettre à découvert, dans un coin de la toile, la date 1849, et deux initiales P. M.

Le petit groupe des invités s'en alla à la recherche du champagne qu'on avait laissé dans la salle à manger. Lebœuf, dès qu'il resta seul avec Auguste, prit à dire:

— Mon ami, voilà des choses qui arrivent dans ce bas monde. Ou vous donne du coton pour de la soie, de la chicorée au lieu du café; du carton au lieu du cuir, de la poudre de marbre, ou de la mélasse, comme du sucre, du P. M. 1849. pour Titien: et encore, dans ce dernier cas on ne vous abîme pas l'estomac. Mon cher ami, il ne faut pas trop se désespérer: j'ai connu un collectionneur, je ne vous dirai pas le nom, qui à Venise a acheté le portrait de Christophe Colombo par Carpaccio, et c'était un Daniel Manin arrangé come votre doge. On ne doit pas s'étonner de cela... : en Italie, la terre des peintres, on a eu il y a quelque temps, une quantité de portraits de Cavour, Garibaldi, Victor Emanuel etc. qui maintenant sont démodés — c'est la destinée de nous tous — mais, s'agissant de bonnes toiles, vieillies apprêtées pour recevoir encore la couleur, on peut en tirer, à peu de frais, des tableaux de maître.

Écoutant Lebœuf, Auguste se relevait de son avilissement, mais c'était pour respirer la vengeance: il parlait d'aller à Venise pour dénoncer la bande Mochetti, Bepi, Momolo, Paron Zani: mais Lebœuf, dont le nom n'excluait pas des rares qualités de bon sens et de praticité, dit à Auguste:

— Vous n'arriveriez à bout de rien. À la présence des juges, Mochetti prouvera qu'il n'a eu aucune part dans les pourparlers de la vente du Titien, et ce sera la vérité. Bepi jurera de n'avoir pris un sou, et de vous avoir simplement présenté à Momolo: celui-ci protestera, car c'est vous qui lui avez demandé le tableau, fixé librement le prix, et mis dans les mains l'argent. Il n'y aurait que Paron Zani à craindre des poursuites, pour avoir aidé l'exportation d'un Titien: mais il pourra prouver d'être au courant que, sous le Titien, il y avait Garibaldi. Tout le monde à Venise se moquerait de vous; vous troubleriez seulement les derniers jours de Bepi, qui s'est mêlé à l'affaire simplement pour amuser ses petits neveux avec quelques numeros du Tonin Bonagrazia; on vous jugera un homme sans cœur.

— Vous parlez comme un sage, dit Auguste: mais, dites-moi, comment êtes-vous au courant des moindres détails de la turlupinade, dont j'ai été victime, sachant même que Bepi a emporté les pupazzi pour ses petits neveux?

Lebœuf, embarassé seulement pour un instant, reprit:

— Entre nous, il ne peut pas y avoir des secrets professionnels: je vous avouerai que le cas du Manin, acheté comme portrait de Christophe Colombo, est arrivé à moi, avec Bepi et compagnie, il y a un an à peu près.

Auguste tendit la main à son rival, qui la serra avec effusion, en temoignage de solidariété dans les infortunes artistiques.

Lebœuf en profita pour ajouter:

— Voilà, la première chose à faire, ce sera de restaurer le Titien: je connais un peintre qui est très-habile en matière: il vous remettra en place le Titien, profitant de la photographie du Pasqualigo. Après cela, nous suivrons une ligne commune de conduite, dans l'intérêt de nos collections d'art.

Sur ces entrefaits, Auguste recevait une lettre, qu'il reconnut tout de suite de Gaston: c'était le compte-rendu de la pre-

mière semaine d'affaires: il avait acheté chez Nicolette une plaquette en bronze doré du XV siècle, de Moderno, très rare.

— Le malheureux! s'écria Auguste, il achète un bronze moderne pour ancien! Et cette Nicolette, d'où sort-elle? J'ai été bien imprudent d'aller avec Gaston à Venise: mais la faute est à Titien. J'en suis sûr, il l'aura vue se balader sous les Procuratie, et maintenant je m'explique le Lido, le coucher et le lever du soleil, le clair de lune, et le reste. Il va disposer de plusieurs chèques déjà signés par moi: Nicolette lui mangera mon argent.

Leboeuf, ayant laissé épancher la douleur paternelle, reprit.

— Il ne faut jamais se désespérer. D'abord, Gaston n'a pas fait une sottise, achetant la plaquette de bronze, car vous devez savoir qu'il a eu un artiste du XV siècle, qui s'appelait Moderno. Le malheur serait s'il s'agissait d'une falsification: mais cela que à nos jours serait très probable, ne doit pas être arrivé avec Nicolette: je me rappelle que, lorsqu'elle venait m'apporter vos lettres, elle s'intéressait à ma collection, et j'ai remarqué qu'elle en avait du goût: on n'est pas vénitienne pour rien. Elle m'a donné des jugements, qui témoignaient de son intelligence: je vous avouerez même qu'une fois elle m'a dit: Mon patron vient d'acheter comme originale une esquisse de Tiepolo: mais je suis persuadée qu'on l'a trompé.

Le rapport de Gaston concluait: « j'ai encore de l'argent, c'est à dire une douzaine de chèques à utiliser: on vient de me proposer un tableau de Vivarini et d'autres..: mais Nicolette n'est pas d'avis de les acheter. Aussitôt placé notre argent, on reviendra à Paris: Nicolette t'envoie ses amitiés. Ton Gaston ».

Lebœuf reprit son rôle de consolateur:

— Vous devez, mon cher ami, vous considérer heureux de voir votre fils entreprende la carrière du collectionneur, à laquelle vous l'avez poussé, sous les auspices d'une femme intelligente: en effet, quel malheur il y aura-t-il s'il profitera de l'argent que vous aviez déjà destiné pour des achats d'art, rentrant à Paris avec des tableaux bien choisis?

— Non, j'en ai assez de tableaux, après ce Pasqualigo: je vais m'occuper de toute autre chose, à collectionner des timbres-poste, faute de mieux...

— Dans ce cas, reprit Lebœuf, je pourrais vous donner le

conseil d'un véritable ami. Il est certain que vos tableaux ne vous rapportent rien, tant qu'ils restent accrochés aux parois de votre galerie, si ce n'est que les commerages de vos amis : mais si vous avez des amateurs d'art qui les payent, en or, ne croyez-vous pas de faire un bon placement de votre argent? Vous avez par l'établissement Bichet un patrimoine que, je le sais, vous n'aimez pas de transmettre à Gaston : cela vous honore, voulant lui laisser une position tout-à-fait respectable, car s'il allait un jour avoir l'héritage de la Minuitnette, il aurait un patrimoine toujours exposé à la médisance. De mon côté, n'ayant pas d'enfants, je pourrais laisser ma collection au Louvre, assurer à la posterité une Salle Lebœuf, comme il y a la Salle La Caze, et celle Chauchard qui éternise le nom du propriétaire des magasins du Louvre ; mais je ne suis pas du tout ambitieux. Vous pourriez avoir ma collection de tableaux, en vous débarrassant de la Minuitnette, former une galerie de peinture de premier ordre, vous faire un nom dans le monde des amateurs d'art, gagner le petit ruban du mérite agricole, enfin encaisser, par une vente aux enchères, une somme respectable, qui assurerait une position tout-à-fait morale à votre fils. Le moment est favorable, puisqu'on considère les tableaux comme un bon placement d'argent : ne faudrait-il pas en profiter? J'ajouterai même, qu'après l'incident du Pasqualigo, vous devriez avoir des doutes sur la valeur reélle de votre collection.

— Mais elle a été faite toujours avec les conseils de mon ami Charles, et c'est justement la seule fois que je n'ai pas pu m'appuyer à son avis, qu'on m'a volé.

— Oh ! ce Charles que vous avez toujours sur la bouche ! N'êtes-vous pas au courant qu'il réclame toujours des fortes médiations pour les tableaux qu'il vous pousse à acheter?

— Pas possible ! Charles, mon ami du bézigue?

— Quoi? Croyez-vous que les conseils en matière d'art on les donne pour le roi de Prusse? Même si ce n'est celui qui les donne, il y a toujours quelqu'un qui est prêt à les exploiter.

— Alors il n'y a plus d'amis, s'écria Auguste, prèsqu'en larmes.

— A ce monde, il n'y a que de gens d'affaires, des Bepi, des Mochetti et C.ie

L'idée qu'il n'aurait plus profité des conseils de Charles, et la perspective de Gaston et Nicolette qui allaient rentrer avec le propos de collectionner, décidèrent Auguste à se rendre à la proposition de Lebœuf. On redigea tout-de-suite une convention, par laquelle Lebœuf cédait sa galerie à Auguste, recevant en échange le stock des actions qu'il avait de la Maison Bichet et C.°

Lebœuf s'était offert de trouver une maison de vente qui eût mis aux enchères la première partie de la collection Tire-cœur-Lebœuf ; Auguste dut le prévenir qu'il avait en train des pourparlers pour acheter une toile du Véronese, dont les dimensions seulement avaient retardé l'affaire, puisqu'elles auraient imposé de surélever la galerie. Il s'agissait, avouait Auguste, de la composition « Les Noces de Cana » dont au Louvre on voit la copie dans le Salon Carré.

— Voyons, mon cher Auguste, dit Lebœuf d'un ton paternel, la grande toile qui est au Louvre est bien l'originale, portée de Venise à Paris par les troupes de Bonaparte.

— Mon cher Lebœuf, cette fois vous n'êtes pas bien renseigné. Je ne doute pas que la toile au Louvre nous vienne d'un convent de Venise, ainsi que bien d'autres tableaux, requis par nos soldats : mais prévoyant les réquisitions, le prieur de S.t Georges profita de la copie qu'un peintre espagnol venait d'achever, pour la mettre à la place du tableau original, cachant celui-ci dans les caves. Quelques jours après, c'était cette copie qu'on roulait soigneusement pour l'envoyer au nouveau Musée National de Paris. Vous allez me dire que tout cela est de la farce, mais je vais vous donner les preuves de ce que je vous dis : seulement il faudra ne rien dire, car je me suis engagé à garder le secret: lorsqu'après la chute de Napoléon, l'ambassadeur Canova vint à Paris pour remporter les objets d'art enlevés de Venise, Rome, et autres endroits, il retira du Louvre tout ce qui devait être restitué, selon les décisions des alliés qui occupaient encore Paris : et c'est pour cette besogne qu'on l'a appelé ambassadeur-emballeur. Toutefois, pour les Noces de Cana, Canova qui était très fin connaisseur de la peinture vénitienne, s'aperçut qu'il s'agissait d'une copie, bien faite, mais toujours une copie. Naturellement il ne voulut pas se mettre dans la condition ridicule de rem-

porter à Venise une copie, et sous le prétexte qu'une toile si grande aurait souffert à être roulée une deuxième fois, il y renonça. Personne s'opposa à cette décision, encore moins le prieur: mais, sous les pressions du peintre espagnol, nommé Josè Ramon, qui voulait être payé de la copie envoyée à Paris, le prieur dut lui livrer l'original, avec promesse de ne rien dire. Après plus d'un siècle, c'est un arrière-neveu du peintre qui, ayant hérité la toile des Noces, voudrait la vendre: mais il faut garder le silence sur cette affaire.

— Je parie, dit Lebœuf, que c'est encore votre ami Charles qui vous a proposé cette affaire!

❦

Lebœuf avait choisi une maison de vente fondée en 1831, le lendemain de la révolution de Juillet qui avait donné l'occasion de ramasser dans les rues de Paris beaucoups d'objets d'art, lorsqu'on enleva les barricades faites par le peuple avec des meubles des maisons de la rue S.t Honoré et de la rue de Rivoli. C'était le maison Escopette, qui selon l'usage d'il y a cent ans, avait pour enseigne un petit balai doré, en champ tricolore: la maison avait rapidement reussi à envahir le marché artistique sous le second Empire, ayant une filiale à New-York qui absorbait tout ce qui n'avait pas de succès à Paris. En Amérique, la maison Escopette n'avait jamais de commande de la VIII Avenue, qu'elle n'eût satisfait, et pendant plusieurs années elle garda la specialité des petits tableaux de Guardi, dont elle a rempli tout le quartier des milliardaires. La maison était assistée par un collège d'experts s. g. d. g. donnant garantie d'authenticité à tout ce qui sortait de ses ateliers. M.r Escopette fils avait ajouté des nouvelles attractions, lorsqu' il y avait des ventes importantes aux enchères: ainsi, à l'occasion de la vente de la collection du Commodore Wanderbund, il avait pour l'inauguration organisé une cérémonie-réclame, qui depuis lors est restée en vogue, tirant à travers la porte de la Galerie un ruban bleu, déstiné à être coupé par le sous-sécrétaire aux beaux-arts. Naturellement celui-ci n'intervenait jamais, et l'opération de couper le ruban était réservée à la petite Escopette.

Ayant pris note des intentions de M. Tirecœur, M.r Escopette fils exposa les conditions pour la vente. Il fallait d'abord un dépôt de garantie pour les frais: payer d'avance le loyer de la salle d'exposition et vente; rédiger le catalogue avec le concours d'experts qui auraient garanti de l'authenticité des tableaux. Il fallait aussi une préface pour signaler la compétence artistique de celui qui avait fait la collection. Auguste ayant renoncé à se voir mis en évidence, M.r Escopette decida de donner à la collection un autre nom, proposant celui du Prince de Centocelle. Un nom italien, observait-il, a beaucoup d'effet, surtout pour les américains qui composent notre meilleure clientèle. Il fallait même donner dans la préface du catalogue les notices historiques de la famille Centocelle, qui sans doute devait avoir parmi ses ancêtres quelques cardinaux: il fallait enfin exposer avec des phrases très délicates, la raison de la vente, due à des revers de fortune du jeune prince Centocelle: et sans arriver à dire carrement qu'il s'était ruiné au jeu, laisser les acheteurs sous l'impression de pouvoir profiter des malheurs du propriétaire, pour faire des bonnes affaires.

Le dépôt reclamé parut un peu trop fort à Auguste, qui aurait voulu le détailler: mais Lebœuf n'avait pas l'air d'appuyer ses objections.

— Il ne faut pas nous effrayer, mon cher Tirecœur, disait M.r Escopette: tout est sacrifice en ce moment, mais l'argent nous reviendra. Il faut semer, si on veut la recolte: le catalogue avec des illustrations, même des planches en couleur, exigera à son tour des supplements de fonds: mais c'est de l'argent que vous recouvrerez, sans doute.

Auguste croyait d'avoir déboursé tout ce qu'il fallait, et qui entamait assez la recette prévue de la vente, lorsque trois jours avant la date fixée, M.r Escopette lui signala la nécéssité de disposer aussi d'un fond pour articles et annonces dans les revues d'art et les quotidiens: enfin, à la veille de la vente il réclama un rendez-vous, pour lui tenir un discours confidentiel.

— Je suis en devoir, dit-il à Auguste, de vous faire part de mes idées. Il y a tout lieu de croire que la vente se passera bien, selon nos voeux: l'ambient a été bien travaillé, la presse a rélevé l'importance exceptionnelle de la Galerie du Prince de Cen-

tocelle: M.r Bouillon, chargé du catalogue, s'est depassé dans la tâche de décrire et illustrer vos tableaux: il y a même trouvé ce que personne n'y avait encore vu. Mais comme il arrive pour les grandes entreprises, il faut les soutenir de toutes nos forces, par tous les moyens, et jusqu'au bout. Moi, je ferai de mon mieux, surtout en considération de notre cher ami Lebœuf. Voici la note de la partie de vos tableaux qui formera la première journée de vente, avec l'indication des prix qui seront le point de départ pour l'enchère: vous trouverez quelques tableaux avec des prix modérés, mais c'est avec eux que l'on commencera la vente, pour allécher le public et l'entraîner à faire des offres: il faut se disposer à soutenir les autres prix, aidant le jeu de mon marteau d'ivoire sur la table: c'est à vous, ou à des personnes de votre confiance, de prendre part à la gare des prix, surtout lorsque répétant la parole J'adjuge? je lève le marteau en l'air.

— Comment! exclama Auguste terrifié. Est-ce que je dois prendre part à la vente, au risque de racheter mes tableaux?

— Cela pourra arriver par exception, reprit M.r Escopette. Je voulais simplement dire qu'il doit y avoir dans la salle des personnes qui sachent suivre et comprendre le mouvement de mon marteau. Je vais vous en donner un exemple: supposons qu'il s'agisse de votre toile du Giorgione. Je commence par relever la beauté, la rareté, la noblesse, la conservation etc. pendant que mon commis Joseph tournera à droite et à gauche, comme un miroir à alouettes, le tableau. J'ajoute: j'ai déjà une offre pour ce magnifique Barbarelli...

— N'est-il pas un Giorgione? dit Auguste.

— C'est la même chose..: j'ai déjà une offre de 80.000 frcs....

— De qui? s'empressa de demander Auguste, alleché par ce chiffre dépassant la somme payée pour l'achat.

— De personne, continua M.r Escopette froidement: je dis cela seulement pour entrainer une offre plus élevée. Si personne ne s'émeut à la ménace d'adjuger pour 80.000 frcs. il y aura un monsieur à dire 85.000! Cela me donne le temps pour reprendre mon boniment:

— Regardez-le bien, messieurs, c'est un Giorgione, un vrai Barbarelli: il est mentionné par le Vasari: on le croyait perdu, le voilà: il vient directement du mariage d'une patricienne de

Venise, la Calegèr bien connue par le Bembo, avec le prince Scipion de Centocelle. — Il peut arriver qu'une voix se lève pour dire 90.000: je constate qu'il ne s'agit pas d'un des agents distribués dans la salle, je frappe tout de suite mon marteau, et vous avez le 90.000 frcs, moins le 10 %, c'est à dire 81.000 frcs.

— Mais, s'il n'y a pas d'offre, après les 85.000 frcs? demanda Auguste avec trépidation.

— Rien de mal: vous restez le proprietaire du Giorgione, que vous retirez versant le 10 %. Ce sera pour une autre fois.

Auguste tombait toujours plus dans une mélancolie navrante. Il se figurait déjà le cas du Titien, mis aux enchères pour le prix convenu de 400.000 frcs, qui lui aurait laissé un peu de bénéfice sur le total des sommes déboursées: et après avoir été poussé à 450.000 frcs, sans arracher une offre réelle, il se voyait obligé de le reprendre en versant le 10 % c'est à dire 45.000 frcs, à ajouter au total des frais.

Voyant l'air navré d'Auguste, M. Escopette tâcha de le ranimer:

— Pas toujours les choses se passeront comme ce cas du Giorgione. Il pourrait y avoir un de ces coups de fortune, qui rachètent tous les cas malheureux. Rappelez-vous de la petite toile de Rembrandt, mise aux enchères pour 4.000 frcs, et qui a été adjugée pour trois millions...

Auguste s'etait empressé d'écrire à Gaston qu'il allait se défaire de sa collection, la livrant aux enchères sous le nom du Principe di Centocelle.

— Cela, s'était-il dit, le décidera à rentrer, à renoncer à la manie dont il a été pris à Venise: en effet, dans un troisième compte-rendu, Gaston s'amusait à dire qu'on lui avait proposé un Dürer peint pendant le séjour de l'artiste à Venise. L'annonce de la vente, donné par les journaux eut l'effet de décider Gaston à rentrer à Paris, avec la plaquette du Moderno, se proposant de la faire ajouter au groupe des objets d'art mis aux enchères.

Le soir de la vente, la salle Poussin était au complet: sur l'estrade, se groupaient les réprésentants de la presse chargés de donner, le lendemain, le compte-rendu de la vente, sans devoiler par la noblesse de leur style, qu'il s'agissait d'insertions à paye-

ment, toujours aux frais de l'heureux ex-propriétaire de tant de richesses d'art dispersées. Il y avait aussi un mélange de critiques d'art, d'amateurs, connaisseurs, enfin la patrouille bien dréssée des agents, sachant les prix qu'il fallait pousser, et jusqu'à quelle limite, au courant des signaux conventionnels qui devaient régler leur conduite. Entre autre, c'était convenu que, si le commissaire-priseur aurait éternué, il fallait, en faisant du bruit, obliger le public à évacuer la salle.

Auguste s'était placé à côté de l'estrade, près de la table du commissaire-priseur, pour se trouver en condition de lui chuchoter ses observations au cours de la vente.

Les premiers tableaux mis aux enchères avec des prix modérés pour entraîner le public, eurent l'offre d'un amateur, sans déterminer des concurrants. M.r Escopette n'avait que dire: Messieurs, ce tableau a une offre de 500 frcs, et tout de suite il frappait son marteau. Il reprenait: Voici un Teniers, j'ai une offre de 800 frcs: en Hollande il serait payé dix fois tant... adjugé à gauche. Maintenant, voilà un Menni di Piero di Giovanni Battista, qui manque même à la Pinacothèque de Sienne, je l'adjuge pour 700, frcs, encore à gauche: un Rubens juvenile, qui aurait bien sa place au Musée d'Anvers, 400 frcs à ma droite..... 800! ce n'est plus à vous, c'est à gauche toujours: Adjugé!

— Maintenant, voilà un des clous de la collection Centocelle, une madone de Raphaël: nous avons une offre de 120.000 frcs. Rappelez-vous que le Christ en croix de Raphaël a été vendu à Londres pour 45.000 sterlines: faites le compte en francs! Recueillez, pour une minute, votre pensée sur le jeune Sanzio, sa gloire impérissable... On va commencer!

— 500 sterlines!

— 600! à ma gauche: Joseph, tournez le petit chef-d'œuvre à droite, vers ce monsieur qui voudrait donner un dernier coup d'œil à cette merveille, qui se dispose à traverser l'Atlantique: 600 sterlines pour M.r Salomon; 700! Personne n'en veut? J'adiuge....?

Le marteau reste en l'air comme un reproche adressé au timides qui se laissent échapper un Sanzio pour cette miserable somme, tandis que M.r Escopette continue: Remarquez,

c'est un véritable Raphaël, signé, deuxième manière, celle des peintures du Vatican... tableau garanti par M. Bouillon, expert des magasins du Louvre. J'adiuge....?

Dans la salle on aurait entendu une mouche voler: personne ne bouge, et le marteau frappe, avec le solennel: Adjugé pour 700 sterlines!

Auguste constate que l'acheteur est un des agents de la maison, et se dit: voilà 70 sterlines à payer, pour ravoir encore ce Raphaël accroché dans ma chambre à coucher.

Un Velasquez, un Hobbema, un fra Bartolomeo se suivent, sans trouver des aspirants, à l'exception du mysterieux monsieur de gauche. Un Holbein est offert pour 12.000 frcs: l'incognito dit 12.500. Un des agent croit de faire du zèle, et dépasse la somme convenue, s'écriant: 13000! Le tableau reste à son proprietaire. Auguste est toujours plus blème: dans la salle plane une sensation de malaise; on flaire le truc. Un murmure hostile décide M.r Escopette à trouver un diversif pour sauver la situation.

— Messieurs, nous avons un numero qui a été oublié dans le catalogue, et qui a déjà une offre de 2000 frcs. C'est une superbe plaquette du Moderno, « le Passage de la mer Rouge ».

— Trois mille!

— Quatre...

— Cinq mille!

M.r Escopette se réjouit de voir enfin la salle donner le spectacle d'une concurrance réelle, car ceux qui y prennent part n'appartiennent pas au groupe des agents de la maison. Il se croit en devoir de pousser les offres, improvvisant ce boniment:

— Regardez, c'est une plaquette très-rare, on connaît seulement un autre exemplaire, qui est dans la collection du Baron von Spatenbrau, de Vienne.

— Non, dans la collection du Palais ducal, à Venise, s'écrie du fond de la salle une voix aiguë. Le baron Spatenbrau n'existe pas!

M.r Escopette reste interdit; il tâche de reparer la gaffe, ajoutant: je me suis fié à l'autorité de M. Wicar, qui a fait le catalogue des plaquettes...

— Mais dans l'ouvrage de Wicar on ne parle pas de ce baron incognito, reprend la voix, qui du fond de la salle dé-

ploie une rare competence en matière. Pour effaçer cette nouvelle gaffe, M.r Escopette reprend:

— Joseph! faites circuler la plaquette: elle mérite d'être observée à la loupe. L'exemplaire du Palais ducal n'est pas si frais. M.r Morghen s'il était parmi nous, donnerait bien plus.

— Douze mille!

— Quinze mille, et ce n'est plus à gauche: j'adjuge? Le marteau oscille une dernière fois dans le main de M.r Escopette et frappe: Adjugé, pour M.r Salomon de Berlin.

Gaston qui est à coté de son père, murmure:

— Pense-donc, c'est une plaquette authentique, unique, achetée à Venise pour 80 frcs!

C'est le tour du Titien. Après cette preuve évidente que dans la salle il n'y a pas les trucs qu'on soupçonnait, M.r Escopette se dit que l'enchère cette fois va atteindre un prix très elevé. Joseph passe parmi le public avec la toile, qu'il tourne à droite et à gauche, pendant que M.r Escopette dit d'un ton solennel:

— Portrait d'Alvise Pasqualigo, doge de Venise, peint par Vécellio, chef-d'œuvre de la peinture vénitienne. C'est une toile unique: regardez la pâte de la couleur, la touche grasse du pinceau, le modelé de la figure, le ton ambré de l'ensemble. Regardez surtout ces yeux si vifs...

— Pénétrants, ajoute Auguste pour cooperer au succès.

— On a déjà une offre de 200.000 frcs. C'est rien: les Titien sont très-recherchés, et plus on en trouve, plus ils deviennent rares: l'Amérique nous les enlève à coup de dollars: il font prime sur les marchés d'art comme un magnifique placement d'argent. M. Morghen, à la demande que la *Chicago Tribune* lui a adressé « What-is a logical investement »? a repondu: Pigs, and Titien! Allons, faites vos offres..... 210.000 à gauche, 220.000 à ma droite, n'est pas monsieurs?... Non? Il me semblait que vous aviez levé la main...

— C'était seulement pour me moucher, dit le monsieur de droite.

— Eh bien! restons sur les 210.000 frcs. J'adjuge...? Personne ne bouge, pas même pour se moucher: on a de nouveau l'air

de subodorer le truc. Tout-à-coup, encore du fond de la salle s'elève la voix aiguë, et cette fois, à ne pas en douter, c'est une femme qui dit:

— Deux cent cinquante mille!

Auguste est partagé par deux sensations opposées: il voudrait se réjouir, se voyant sur le point de rentrer dans son argent; en même temps il est troublé par cette voix qui lui est connue. Il se rappelle du Rembrandt, qui de 4000 frcs est monté à trois millions, et se laisse entrainer à profiter du moment favorable pour dire: 260.000!

— Trois cent mille! C'est toujours la voix féminine. Auguste se donne l'air du lutteur qui renonce à prolonger un combat inutile: M.r Escopette, le regard fixe au fond de la salle prononce: Adjugé! et frappe le marteau au moment même que Auguste se tournait vers lui pour lui adresser la parole. La candeur de l'ivoire du marteau, se rencontre avec celle du crâne: nous n'avions pas encore eu l'occasion de signaler que, depuis son veuvage, Auguste, avait perdu aussi sa riche chevelure.

Excusez-moi, dit M.r Escopette, si au lieu de la table, je vous ai frappé, mais vous arrivez trop tard: le tableau est adjugé à la dame qui vient de me passer par Joseph sa carte de visite: Nicolette Correr, Venise: Campo S. Angelo, 1376.

Gaston, à coté de son père, avait de la peine à étouffer des éclats de rire.

Nicolette s'étant avançée vers l'estrade, declara à haute voix: J'ai acheté le Titien, mais on me doit garantir qu'il s'agit vraiment du doge Pasqualigo...

— La commission de nos experts, dit M.r Escopette, vous donnera là-dessus toutes les assurances que vous désirez.

— Mais, insista la dame, si je demande cela, c'est que dans la série des doges, il n'y a pas de Pasqualigo...

— Voilà une question qu'on nous a déjà posé, et qui a été résolue: il y a des historiens qui ont trouvé des documents, savoir qu'à l'occasion de la grande peste du 1576 à Venise, on a oublié d'enregistrer ce doge qui, paraît-il, est resté en charge peu de jours: en effet il est mort de la peste...

— Justement, dit Lebœuf, le peintre, qui avait 99 ans, est mort aussi de la peste: cela explique tout. Pasqualigo aura pris

la peste en posant chez Titien: voilà un autre argument pour l'authenticité du portrait.

M.r Escopette s'apercevant que cet argument va être jugé une misérable ficelle, éternue: et frappant un dernier coup, dit:

— Messieurs, l'enchère de la première partie de la collection Centocelle est terminée. La séance est levée!

La salle se vida rapidement: il n'y avait que M.r Escopette, Auguste, Lebœuf et Gaston, lorsque Nicolette approcha d'Auguste pour lui dire: Bonsoir, paròn!

Il se tourna et dit, embarassé: je ne savais pas que vous aviez des centaines de mille francs à dépenser...

— Cest-à-dire, à placer. Je vous trouve très-bien, paròn, depuis les six années que nous nous sommes quittés. Votre fils aussi est un charmant jeune homme.

Elle tâchait de pousser Auguste à lui faire, à son tour, des compliments; en effet, elle était jolie, séduisante par cet accord d'espièglerie parisienne et de grâce vénitienne, qu'il y avait dans sa figure et sa mise: pas de cheveux coupés à la garçonne, pas du rouge aux lèvres, et les yeux noirs brillaient dans le ton frais d'une ovale gracieuse, sans aucun peinturlurage. Dans la pleine vigueur de l'âge, ceux qui la voyaient à côté de Gaston, ne pensaient pas qu'il y avait, entre eux, une différence de quinze ans: eux mêmes ne s'en doutaient pas, et Gaston en profita pour dire à brûle-point:

— Mon père, voici ma fiancée!

Auguste s'affaissa lourdement sur l'estrade, effondrant le Titien qu'on venait d'y poser.

— Voilà un digne placement pour votre Pasqualigo, dit en rigolant, Nicolette.

Pour expliquer cette réapparition de Nicolette, il nous faut revenir au lendemain de l'achat du Titien chez Rampin, lorsque Auguste se porta chez Paron Zani, laissant Gaston à l'Hôtel de la Lune, avec rendez-vous pour midi au Florian. Ayant deux heures disponibles, au lieu de se borner à voir les Procuratie, Gaston décida de faire une petite flânerie dans la ville: il prit par la Merceria, et bientôt, tournant un peu à droite, un peu à

gauche, il s'égara. En débouchant, après quelques detours, dans le Campo S. Angelo, il se sentit appelé avec une cadence d'interrogation, comme si on disait: est-ce bien toi, Gaston? Il se retourna, et la voix reprit plus forte : oui, c'est bien toi! Aussitôt une femme, débouchant d'une des petites boutiques du Campo, s'élança au cou de Gaston et l'embrassa, s'écriant: C'est moi, ta Nicolette! tu ne m'as pas oubliée, tu es venu me chercher, merci!

Gaston était abasourdi. La voix d'abord, le regard, l'embrassade, un baiser même aux lèvres, tout lui fît tourner la tête, sans lui faire oublier l'avantage de laisser croire à Nicolette qu'il se trouvait à Venise à sa recherche:

— Oui, c'est moi, ma chère Nicolette: j'ai eu de la peine à te retrouver: que tu es jolie!

— Trouves-tu? Et toi, quel joli garçon! Tu n'es pas encore amoureux de quelque parisienne, n'est-ce pas?

Elle disait cela d'un ton qui n'admettait pas de doute.

— Je vais, reprit-elle, dire un mot à ma sœur Fosca ; après, nous irons déjeuner au Lido...

— En gondole?

— Non, avec le vaporetto, on y va plus vite: on reviendra en gondole...

Nicolette ouvrit vitement la boutique, et Gaston eut à peine le temps de remarquer que c'était un magasin de bric-à-brac pour étrangers: il chargea la petite du magasin de porter un mot à l'Hôtel de la Lune, prévenant Auguste qu'il ne serait pas rentré pour le déjeuner.

Dans le vaporetto d'abord, après sous la treille d'une osteria du Lido, Nicolette eut le loisir de satisfaire à la curiosité de Gaston. Rentrée à Venise, elle s'était placée comme dame de compagnie d'une vieille anglaise, qui avait un petit appartement à la Giudecca, plein de bibelots d'art: mais quelques mois après, la dame, effrayée par les bombardements des aéroplanes, avait réparé avec Nicolette dans le Cadore, où elle mourut quelques jours avant Caporetto. Nicolette, ayant herité tous les objets que la dame avait à la Giudecca profita, aussitôt qu'elle put rentrer à Venise, de sa sœur cadette pour ouvrir un petit magasin de bibelots au Campo S. Angelo, que les étrangers tra-

versent en se rendant à l'Academie. Il faut dire que Nicolette, pendant son sejour à Paris, et dans les quatre années passées auprès de la dame anglaise, avait ajouté à son goût naturel, une rare connaissance des objets d'art, et tant qu'elle eut les bibelots herités, les affaires avaient pu marcher assez bien. À son tour Gaston expliqua sa présence à Venise, avouant qu'il y était avec son père pour l'achat d'un tableau, et qu' une fois l'affaire faite, ils seraient rentrés sans retard à Paris.

— Tu vas partir? Tu ne restes pas quelques jours?

— Il faudrait, dit Gaston, trouver le moyen de laisser partir mon père tout seul. Si je vais lui dire que je t'ai vue, cela serait d'autant plus difficile: d'autre part, si je n'allais par rentrer à l'hôtel ce soir, il irait s'enquerir de moi à la mairie, ou à la police. Il faut que je reste encore chez lui jusqu'au dernier moment: qu'est-ce que je pourrais faire?

— J'ai une idée, dit Nicolette: tu m'as dit qu'il va arranger aujourd'hui son affaire, se disposant à partir demain matin: eh bien! si on va lui envoyer une dépêche qui le rappelle d'urgence à Paris, et toi tu choisira le moment favorable pour le laisser partir tout seul pour la gare, le coup serait fait. Il y'a bien longtemps de ça, mais je me rappelle que, le jour même de mon engagement aux services de madame Eugénie, ton père a reçu une dépêche qui décida tout de suite notre rentrée à Paris.

Accordant les souvenirs de cette dépêche, avec la connaissance qu'elle avait de quelques mots conventionnels pour la correspondance d'Auguste lorsqu'il était absent de Paris, Nicolette rédigea la dépêche annonçant « une descente de perroquet ».

— Qu' est-ce que ça signifie perroquet? demanda Gaston.

— C'est un mot qui correspond à police...

— Est-ce que mon père a eu des affaires avec la police?

Cette demande persuada Nicolette que Gaston ignorait encore la condition de son père. Elle aurait voulu éviter, là déssus, toute éxplication, mais Gaston insista pour l'avoir. Jugeant que le moment était propice pour ouvrir les yeux à Gaston, Nicolette l'informa de l'établissement de la Minuitnette, rélevant en même temps les soins d'Auguste pour garder son fils étranger à ses affaires: ce qui augmenta et même donna une signification plus intime à la sympatie de Gaston pour Nicolette.

— Mais mon père ne remarquera-t-il pas, que la dépêche ne vient pas de Paris?

— Oh! il sera tellement surpris en la lisant, qu'il ne fera pas attention à cela: du reste, si on l'envoie du bureau de la gare avec l'indication *exprès*, cela pourra lui laisser supposer que le texte a été telephoné de Paris à la gare de Venise, pour être transmis comme dépêche à domicile.

Après le déjeuner on prit une gondole pour la gare, ce qui donna l'occasion de voir la maisonnette de la Giudecca. Il ne restait, après la dépêche, que d'envoyer à Auguste par un facteur le petit mot, annonçant que Gaston « serait peut-être rentré un peu tard, la nuit ».

On dédia le reste de la journée à voir la demeure de Nicolette.

— Je n'ai plus rien d'intéressant — disait Nicolette, voyant Gaston qui inspectionnait sa marchandise. Le mieux que j'avais, on l'a vite pris, et maintenant c'est assez difficile de se refournir, bien entendu si on ne se donne pas à la falsification, ce que je déteste et détestais même à Paris, lorsque je voyais ton père rentrer avec des fausses fayences, et des fausses toiles. Quelquefois, mais c'est rare, il vous arrive une bonne occasion: vois-tu cette plaquette dorée? je l'ai achetée il y a quelques jours pour 80 frcs, chez une des amies de madame Ellinor tombée presqu'en misère: elle devait rentrer en Angleterre, et j'ai cru de faire une œuvre de charité en l'achetant, car on ne voulait donner à la dame plus de 30 frcs. Je suis allée au Palais ducal, où il y a une collection de médailles et de plaquettes: j'en ai vu une tout-à-fait comme la mienne, dont l'étiquette portait le nom de l'auteur: *Moderno*. Je ne pouvais pas juger si la mienne aussi était authentique: mais un jeune employé du Palais ducal, qui est connaisseur, un nommé Robert, m'a assuré qu'elle est originale, et très rare.

— Alors, dit Gaston impatient de faire un agrément à Nicolette, je l'achète pour 3000 frcs.

— Tu es fou! si elle te plait, tu n'as qu'à l'emporter comme souvenir de moi.

— Je n'ai pas besoin de ça, pour me souvenir de toi: nous sommes tous les deux des collectionneurs d'art, on ne fait pas des cadeaux entre concurrants, on fait des affaires...

On alla diner aux Giardini: on prit de nouveau une gondole pour refaire le Canal Grande, cette fois avec le clair de lune: le temps s'envola, ce qui explique pourquoi Gaston rentra « un peu tard à l'hôtel ». Le reste on le sait.

Le rendez-vous que Gaston avait fixé à Nicolette pour le lendemain de bonne heure, était au Pont de Rialto: ce n'était pas du tout pour voir le lever du soleil, mais pour référer le résultat de la dépêche et prendre les accords. Nicolette s'y trouva à l'avance de Gaston.

— Mon père, dit celui-ci, va se rendre tout seul à la gare: j'ai pris avec moi cette petite bourse, lui laissant un billet pour l'assurer que, pas plus tard de dix heures, je serai à la gare.

Tous les deux, bras dessus, bras dessous, se portèrent au Campo S. Angelo, pour arrêter le programme d'un séjour à Venise, qui aurait pu durer quelque temps, Gaston ayant avoué que dans la petite bourse il y avait le livret des chèques signés par son père.

— Tu ne vas pas en abuser, dit Nicolette inquiète.

— Voyons, c'est de l'argent déjà destiné par mon père à des achats d'art: si j'en profiterai pour des bonnes affaires, ne serait-il pas un placement, comme on dit aujourd'hui, préferable à celui que mon père pourrait faire, suivant les conseils de l'ami Charles?

— Il a encore le vieux Charles entre les pieds? N'est-il pas convaincu qu'il est un voleur?

Nicolette se laissa persuader à appuyer Gaston dans son intention de collectionner pour la Galerie Tyrecœur. On commença à faire le tour des magasins: Nicolette avait dressé Gaston, s'attachant à son bras comme une amoureuse: c'était convenu que, si Gaston regardait, ou prenait un objet d'art qui était faux, Nicolette aurait lâché le bras: si l'objet était original, Nicolette ce serait encore plus serrée à son bras: dans ce cas, Gaston demandait le prix, et seulement s'il était raisonnable, Nicolette aurait continué à se serrer à son bras. De cette façon, après plusieurs marchandages dans une boutique sur la Riva de' Schiavoni, Gaston n'eût à faire que l'achat d'un petit morceau de velours,

pour 30 frcs. À la sortie, le marchand dit à Gaston: Je vois que vous êtes un vrai connaisseur.

Un jour, Gaston se decida à avouer d'avoir visité, avec son père, la Galerie Rampin-Calegèr.

— La Galerie Rampin? dit Nicolette d'un air effrayé ; méfie-toi Gaston.

— On nous avait donné des bonnes informations, nous assurant que le fils vendait les tableaux, le vieux Rampin étant cloué sur un fauteuil...

— D'abord, je te dirai qu'il n'existe pas un vieux Rampin.

— Je ne l'ai pas vu, mais je l'ai entendu tousser, et très-fort.

— On dit, dans notre monde, qu'il y a un vieux domestique chargé de faire ce bruit, lorsque les étrangers montent les escaliers pour visiter la galerie.

— C'est incroyable! Pourtant.... il y a un administrateur Bepi...

— Voilà un filou, un « volpone », comme on dit chez nous. On le voit toujours aux ventes judiciaires, et c'est lui qui emporte par avance les bonnes occasions, lorsqu'il y en a: il est entré une fois chez moi, voir si j'avais quelque chose pour lui. J'avais deux portraits qui faisaient pendant, un Garibaldi et un Manin, souvenirs de la république du 1849: c'étaient deux toiles médiocres, qui pouvaient tout au plus intéresser une collection iconographique du Risorgimento. Il les a emportées, jetant sur ma table deux pièces de cent sous, disant: Voilà, votre journée est assurée. On m'a dit que, avec le portrait de Manin il a arrangé un portrait de Christophe Colomb, par Carpaccio. Il y a bien des imbeciles sur la terre!

Gaston allait défaillir.

— Qu'est-ce que tu as, Gaston, dit Nicolette, tu pâlis...

— Ce n'est rien, je pensais aux imbeciles.... Mon père y a acheté un Titien...

— Le malheureux! serait-il le portrait du Doge Pasqualigo?

— Justement! pourtant je lui avais fait remarquer qu'il n'y avait pas de Pasqualigo dans la série des doges.

— Je doute aussi que ce Pasqualigo ne soit que le pendant du Manin, c'est-à-dire Garibaldi.

Gaston, qui avait tâché de tenir son père au courant de ses achats d'art, reçut un jour la lettre annonçant la décision de vendre aux enchères la collection des tableaux.

— Quelle bonne idée a eu ton pere! S' il allait aussi se débarasser de la Minuitnette, ce serait l' idéal: il acheverait tranquillement sa vie, et toi Gaston tu n'aurais pas la perspective d'un patrimoine équivoque.

— Tu as raison, Nicolette, puisque je n'ai qu'un désir, depuis que je t'ai revue, celui de m'établir tranquillement dans cette ville, de m'instruire, me faire un goût esthétique, m' entourant d'objets choisis par toi, et nous faire un nid de belles choses...

Écoutant cela, Nicolette detournait les yeux de Gaston pour les fixer loin, d'un air distrait qui ne s'accordait pas avec la rougeur qui colorait ses joues. Gaston lui serra doucement la main, qu'elle n'osa pas retirer tout-à-fait.

— Il nous faut, reprit Nicolette, songer au présent, car le jour de la vente est proche, et il faut que tu sois à Paris, où ton père est entouré par les Charles et les Lebœuf, qui vont le tromper et voler en grand style. Moi, je pourrais t'accompagner, pour rester, sans me faire voir, au courant des événements, et te donner des conseils.

C'est à la suite de cette idée de Nicolette, que Gaston arriva à Paris la veille de la vente, c'est-à-dire le jour même que Auguste avait reçu les instructions de M.r Escopette. Il somma son père de lui dire ce qu'il pensait du Titien, acheté chez Rampin.

— Est-ce que tu n'es pas encore convaincu d'avoir été trompé? Le vieux Rampin n'existe pas, Bepi est un « volpone », comme on dit en Italie: et ce Pasqualigo, ne cacherait-il pas le portrait de Garibaldi?

— Comment as-tu réussi à savoir cela? Pourtant, la chose est restée secrète entre mes amis intimes, intéressés à la cacher.

Nicolette, étant descendue dans un hôtel près de la gare Montparnasse, apprit par Gaston, le soir même, la découverte du portrait de Garibaldi, et la décision prise de ravoir le Titien en repeignant le Pasqualigo. Sur cela, Nicolette arrêta son plan: elle se serait melée dans le public de la salle de vente, pour suivre surtout l'enchère du Titien.

— Tu verras, disait-elle, j'acheterai le Titien à n'importe

quel prix; avec cela, nous aurons tous les elements pour agir contre cette bande de filous qui ont volé ton père, et contre M.r Escopette qui va se prêter au jeu. Le plan se developpa parfaitement: et le soir même, avec sa demande inattendue, elle arriva à embarasser et compromettre le commissaire-priseur. Le lendemain elle allait se décider à donner cours à une dénonciation, sans réflêchir aux ennuis qui en seraient écoulés pour Auguste, qui, depuis la malheureuse expédition de Venise, avait vieilli de plusieurs années. Lorsque Gaston l'assura que Lebœuf s'était accordé avec M.r Escopette, pour acheter à bas prix les quelques tableaux qui avaient un certain intérêt, Auguste commença à déraisonner: il ne faisait que répéter, Pasqualigo, mon Titien, voleurs! On dut le confier aux soins d'une maison de santé à Clamart, près de Paris.

Trois mois après la Vente Centocelle, Nicolette écrivait à sa sœur Fosca la première des deux lettres suivantes, qui vont nous dispenser d'autres détails pour arriver à la conclusion de cette histoire.

I.

Paris, 15 févr. 1920.

Ma chère Fosca

Tu as reçu, il y a trois jours, le faire-part de la mort de mon beau-père: aujourd'hui je vais avoir enfin le temps de t'envoyer quelques détails. Comme je t'ai écrit à la Noël, Gaston, dès que son père donna des signes de folie, s'empressa de le faire entrer dans la maison de santé de Clamart: nous sommes allés quatre fois le voir, et j'ai suivi son empirement progressif: la dernière fois, il ne nous a pas reconnus. Se croyant le doge Pasqualigo, il voulait à tout prix aller dans le jardin pour mettre en fuite les turcs, qu'il disait cachés derrière les buissons. La mort a tranché la situation trop pénible pour tous. Gaston, aussitôt renfermé Auguste, c'était occupé de ses intérêts: selon mon avis, il aurait dû dénoncer M.r Escopette pour l'escroquerie de la vente aux enchères; mais son avoué, M.r Goriot, lui fit remarquer que

M.r Escopette aurait eu bon jeu, donnant les preuves que, pour la vente, Auguste s'était accordé avec lui. Ainsi Gaston dut renoncer à des poursuites qui auraient emmené à livrer au public les bêtises artistiques de son père : toutefois, il a su profiter de la situation compromise de M.r Escopette, pour lui arracher quelques informations sur ses rapports avec Leboeuf : il arriva à savoir que Auguste avait relévé la galerie de celui-ci, en échange des actions de l'établissement Bichet; sur cette trace, il a pu s'assurer que Leboeuf, se doutant que le contrat de la cession des actions, signé seulement par Auguste, aurait pu être contesté, en vue des conditions anormales de celui-ci, avait modifié la date, et ajouté des signatures de témoins, qu'on a reconnu fausses : il était tellement habitué à mettre des dates arbitraires et des fausses signatures aux tableaux, qu'il ne s'attendait pas à recevoir le mandat de comparition, qui sera le prélude, j'éspère de l'arrestation de ce filou. Il parait que Charles aussi va être frappé par la justice, ayant aidé Leboeuf et M.r Escopette dans le pillage de ce qui avait du prix, dans les tableaux de mon beau-père.

Mais je pense que tu dois préférer de lire mes nouvelles : et de mon coté je ne pourrais garder des secrets envers toi. Je vais t'apprendre que le soir de la vente aux enchères, Gaston m'a presenté à son père comme sa fiancée. Cela a été une surprise qui m'a troublée : j'aurais pu croire qu'il s'agissait d'une simple boutade de Gaston, si le ton de la voix et son regard n'eussent pas temoigné de la sincerité de cette déclaration : j'ai tâché de détourner un propos, auquel je ne m'attendais pas, mais Gaston, voyant les conditions inquiétantes de son père, coupa court; profitant que j'avais encore mon domicile enregistré à la Mairie du XIV arrondissement, il hâta les formalités du mariage, et depuis trois semaines je suis sa femme, tous les deux engagés au mariage réligieux, à notre église de S.t Fantin. Si nous avions retardé, l'empirement d'Auguste d'abord, sa mort en suite, auraient renvoyé l'accomplissement de nos voeux. Je m'étais dit, en cédant à ses insistences ; de la même façon que j'ai étée pour lui une bonne mère, je pourrais reprendre ce rôle, lorsque la différence de l'âge reparaîtra fatalement. Il parle de s'établir à Venise aussitôt reglé son héritage, et de se dédier à la peinture. Ma foi!

j'ai vu à Paris, aussi bien qu'à Venise, des tableaux du novecento, *loués, primés, achetés même, que Gaston certainement arrivera à faire du moins pire, sans trop d'effort.*

Tout cela doit te décider à rendre heureux Robert, qui depuis un an aspire à ta main: tu es déjà sûre qu'il est un bon garçon, travailleur, et ce qui compte le plus, honnête: il m'a toujours donné des conseils qui en sont le témoignage.

A nous quatre, on pourra passer tranquillement notre vie à Venise, nous interessant à toutes les belles choses, dédiant nos loisirs à voir les églises et les musées: Robert sera un bon compagnon pour Gaston. Et si quelquefois nous donnerons un coup d'oeil à des ventes d'art aux enchères, sachant distinguer le beau du médiocre, ce qui est original, de ce qui ne l'est pas, nous serons toujours plus convaincus que, pour la jouissance du beau et cette passion pour les objets d'art, si noble, si nourrissante pour l'ésprit, ce n'est pas du tout indispensable cette possession matérielle à tout prix, qui traine les presomptueux, les médiocres à être toujours volés et mystifiés par l'insatiable avidité d'argent, qui domine toujours plus la société.

Gaston t'envoie ses amitiés: il espère que tu vas te decider à passer quelques jours à Paris, avec ton fiancé officiel: on reviendrait ensemble à Venise.

Ta bonne sœur
Nicolette.

II.

Grand-Hôtel, 1.er sept. 1928.

Ma chère Fosca

Voila plus de six semaines que nous sommes à Fiuggi: on n'avait destiné qu'une quinzaine de jours, pour la cure des eaux conseillée à Gaston par le médecin, après son indisposition de l'hiver dernier; mais le bénéfice qu'il en a eu, en peu de jours, et les nouvelles que tu m'as envoyé du scirocco de Venise, nous ont fait prolonger le séjour; tu peux te figurer la joie du petit Auguste et de Colette, toutes les fois que Gaston annonce

qu'on va renvoyer le départ; d'ailleurs, le paysage si agréable, la température délicieuse dont nous jouissons, l'hôtel étant placé dans une position plus élevée de l'établissement de cure, le comfort et les soins dont nous sommes entourés, contribuent à nous faire regretter d'avoir à faire les malles. Ta petite Colette se porte magnifiquement: elle a beaucoup gagné en suivant la cure du soleil sur la terrasse attenante à nos chambres, et passe sa journée avec les petites filles, très-gentilles, des propriétaires de l'hôtel, ce qui lui permet de se passer de la compagnie de quelques enfants à l'hôtel, tracassiers, dirais-je même, turbulents; elle était très contente hier de recevoir tes nouvelles. Mon petit Auguste, au contraire, est toujours avec papa, occupé lui aussi à barbouiller les feuilles de l'album, que Robert lui a donné à notre départ de Venise.

Nous avons fait avant-hier une autre excursion, cette fois à l'ancienne ville de Alatri, qui garde les restes imposants de l'enceinte qu'on dit de l'époque pélasgique: nous avons rencontré en route un pèlerinage assez pittoresque, d'hommes et femmes de cette région, dite Ciociaria, en direction d'un sanctuaire dans la haute montagne, les femmes portant sur leurs têtes tout le bagage de vêtements et nourriture pour les plusieurs jours de marche, tous chantant des couplets assez drôles, même pas trop orthodoxes. On nous a fait voir, le long de la route, la vieille maison du brigand Gasparone, qu'il y a plus d'un siècle, a été une espèce de Fra Diavolo. Ces survenances et ce mélange de souvenirs d'époques et d'habitudes différentes, nous portent à apprécier toujours plus la vie tranquille, méthodique, un peu trop bourgeoise, si tu veux, que nous menons à l'hôtel, en contraste avec les frivolités de la société moderne, qui nous poursuivent même ici, et se superposent à ces souvenirs lointains: car, même ici il y a le monde qui a l'extrême besoin de danser le charleston, de se renfermer le soir dans une petite boîte à spectacle, pour voir à bout portant les membres protagonistes d'un vaudeville, dont il suffit le titre de Gambopoli, *pour entrevoir la crétinerie triomphante: il y a aussi les immanquables joueurs qui passent toute la nuit autour d'une table. Tout de même, le temps passe vite pour nous, sans trop d'ennuis, sauf quelques inconvénients qu'on devrait croire imprevus, à ce qu'il paraît, mais ne le sont pas. Nous*

sommes restés, comme du reste les autres hôtels et pensions, trois jours sans l'eau de la canalisation de la ville, qui a eu des dégâts justement vers le 15 août: on nous a dit que cela arrive toutes les années, à la même époque: ce qui pourrait être étrange, si le manque de l'eau n'eût une corrélation avec ce qu'on appelle pourboire, en vertu duquel les hôtels de Fiuggi ont pu se disputer l'eau pour boire et faire des bains. Naturellement, il y a une presse locale qui s'occupe des can-cans, fait de la réclame plus au moins spontanée, mais ne ne songe pas aux véritables intérêts de la région.

Voilà, je divague, tandis que tu préféreras que je te parle de moi-même. Je te dirai d'abord que, au milieu de ce monde féminin à peu près déshabillé, de ces femmes les cheveux coupés à la garçonne, les yeux et le reste peinturlurés, n'ayant plus d'âge, de façon qu'on n'arrive plus à différencier la mère de la fille, on croit difficilement que j'ai dépassé la quarantaine: ce que je ne cache pas, d'autant plus que Gaston grisonne, et cela lui attribue un air sérieux, qui l'exempte de déployer l'élégance des façons, qui masque souvent la mediocrité de l'esprit.

Tu voudras aussi savoir comment j'ai passé mon temps, pendant que Gaston suivait sa cure avec nos enfants, sous le hangar de l'établissement bondé de monde: ce qui rehaussait l'impression d'un marché aux bestiaux. Je vais te dire que, depuis quelque temps, il m'avait pris la tentation de régistrer sur mon carnet les épisodes de ma vie, sans aucune intention, ou prétention d'en tirer, un jour, un volume de «mémoires» comme on en voit continuellement aux étalages des libraires. Je m'étais retenue de le faire, craignant de fixer sur le papier des aventures, qui ne pouvaient pas flatter la mémoire de mon beau-père. Mais à l'hôtel j'ai trouvé un ami de père Auguste, monsieur Marcel, qui à Paris se chargeait quelquefois d'accompagner Gaston et moi, voir les monuments et les musées: lui ayant rappelé quelques épisodes de ma vie, il est arrivé à me persuader que, tous les soins avec lesquels père Auguste a tâché de laisser à son fils un nom respéctable, auraient largement racheté ses gaffes artistiques, tandis que mes mémoires, arrangées en forme près que de roman, auraient sans doute contribué à dévoiler les trucs et les filouteries

de ceux qui se donnent l'air d'avoir le monopole des connaissances artistiques. Ainsi j'ai profité de ces jours passés en complète tranquillité d'esprit, pour résumer dans quelques pages un récit qui ne sera pas, je pense, sans intérêt: en tout cas il pourra un jour témoigner à mon petit Auguste que j'ai étée digne d'être l'épouse et la compagne de la vie de celui que, pendant bien d'années j'avais soigné comme un fils, aimé comme un frère, M.r Marcel, qui m'a aidé à la besogne, m'a promis une petite préface aux « Mémoires ».

Maintenant, je n'ai qu'à te passer les remerciements de Gaston pour les imformations envoyées par Robert, sur la Biennale (1). *Lisant la note des achats, il a éclaté de rire en y voyant compris le tableau* « Femme qui se gratte » *exposé dans la section du* novecento, *sous le nom « Auguste Lepetit ». Car tu dois savoir, et je ne le savais pas moi-même, que Gaston pour se jouer du* novecento, *a envoyé un barbouillage fait par notre petit Auguste l'hiver passé, lorsqu'il n'avait pas encore huit ans: il s'attendait de le voir refusé par le comité: au contraire, on l'a reproduit dans le catalogue de la Biennale, et dans le « Messaggero » de Rome; même on l'a acheté pour une galerie de Milan. Gaston, qui sans rien dire a suivi la chronique et les articles sur la Biennale, m'a dit qu'un reporter envoyé par un journal de Milan, a même trouvé dans la* « Femme qui se gratte » *une palette qui rappelle Titien, Rembrandt et Tintoretto à la fois. Pense, donc! le petit Auguste a recouru aussi, pour la tonalité générale, au chocolat Suchard! Qu'est-ce qu'il va dire, lorsque son père l'emmenera voir dans une galerie son travail, avec l'étiquette « Augusto Lepetit - Donna che si gratta »!*

M.r Marcel, si tu te rappelles, est le monsieur âgé, qu'il y a deux ans nous a accompagné voir une collection de tableaux anciens et modernes, qu'on allait mettre aux enchères. Dans cette occasion, voyant des attribution fantastiques, même des fausses signatures, il a donné à Gaston l'idée d'ouvrir un Musée des mystifications artistiques. Mon mari a tout-de-suite accueilli l'idée, mettant à disposition du Musée qui est à venir, le portrait Pasqualigo: il vient de se procurer un autre sujet: te rappel-

(1) *C'est-à-dire l'Exposition de Beaux-Arts, qui a lieu à Venise, tous les deux ans.*

les-tu, parmi ces tableaux en vente, une toile, que le catalogue assurait être le portrait d'un homme politique, mort il y a une quarantaine d'années, peint, signé et daté, provenant de la Galerie Pisani? Or, Gaston a de quoi prouver que la toile n'a pas appartenu à cette Galerie, n'est pas du peintre, dont la signature a eté ajoutée trente ans après sa mort, et ne représente pas du tout le personnage politique. Voilà de quoi égayer celui qui s'est attribué, à coups de gros billets, le portrait d'un inconnu, avec fausse signature du peintre!

Mais je vois Gaston et nos enfants qui rentrent à l'hôtel pour le déjeuner, et j'achève ma lettre qui est déjà assez longue. Puisque la température a baissé à Venise, comme tu viens de m' annoncer, nous allons partir lundi prochain: dans cinq jours tu pourras embrasser ta chère Colette.

Gaston parle d'aller cet automne dans le Cadore, avec l'éspoir que tu puisse passer avec nous le mois de vacance de Robert.

Reçois nos amitiés: Auguste et Colette ajoutent au mien, leurs griffonnages.

Nicolette.

❦ ❦ ❦

92-B27857

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00603 4850